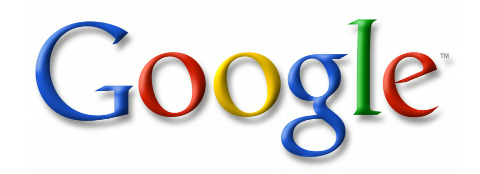
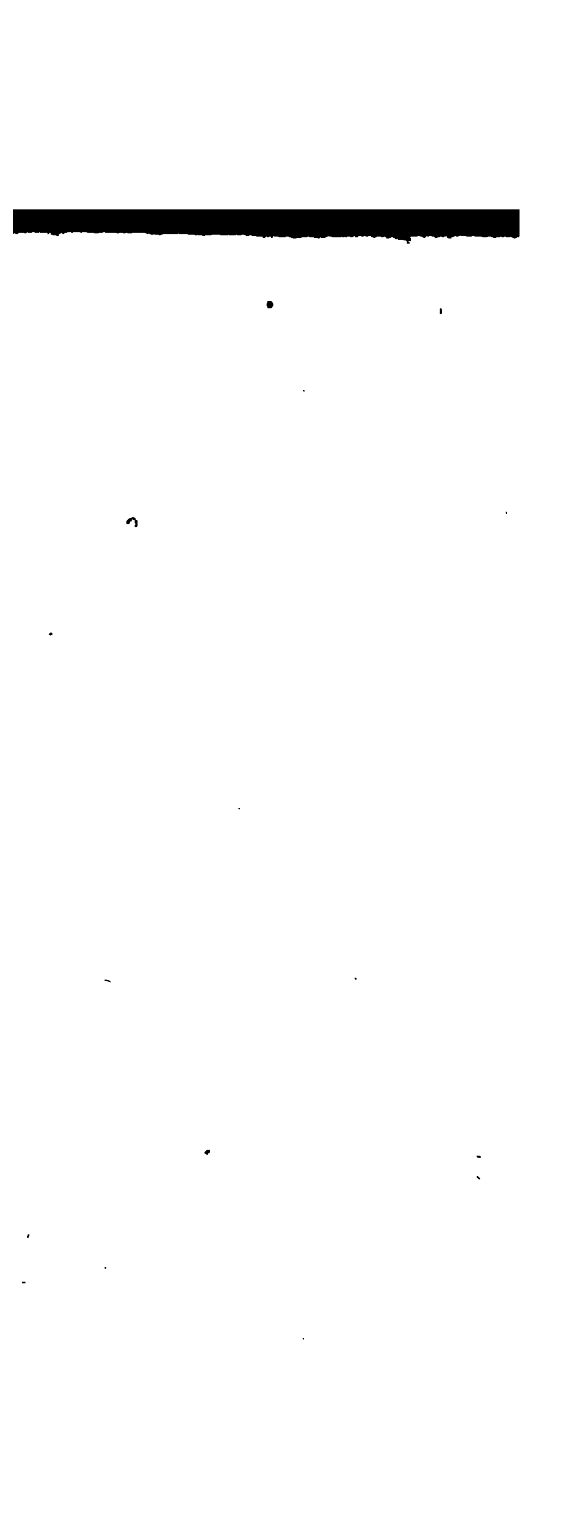




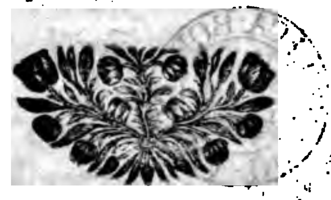






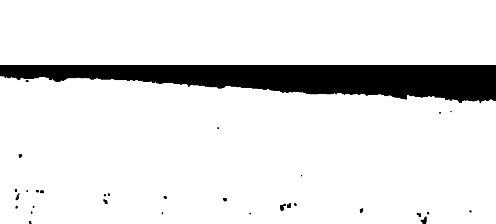
HISTOIRE
DES QUATRE
CICERONS,

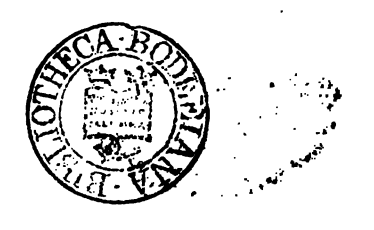
Dans laquelle on fait voir par les Historiens Grecs & Latins, que le fils de M. T. Ciceron étoit aussi illustre que son pere.



A PARIS,
En la boutique de la Veuve Barbin,
Chez PIERRE HUET, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle, au Soleil Levant.

M. DCC. XIV.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.



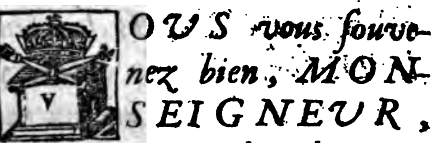




LETTRE

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE....

POUR SERVIR DE PREFACE.



VOUS vous souvenez bien, MONSEIGNEUR, que dans une des dernieres conferences que nous avons eu en nôtre campagne, pour nous délasser de nos études, plus sérieuses & plus solides, vous

me rapportâtes, à propos, & contre le Proverbe, qui dit, qu'un aigle n'engendre point de colombes: que le fils de Ciceron, car il n'a eu que celui-là; avoit toûjours été un brutal, un débauché, sans génie, & indigne de son pere. Vous étiez sans doute fondé sur ce qu'en a dit Mr Baile dans son Dictionnaire Historique lettre C, & sur ce qu'on a copié d'aprés lui dans le Dictionnaire de Morery.

Je vous soûtins au contraire, que le jeune Ciceron avoit été un grand homme, même du moins aussi illustre que son pere; & je parlois alors sur les idées confuses que Ciceron

m'avoit laissées de son fils dans la lecture de ses ouvrages. J'ay examiné depuis cette question avec soin ; & à mesure que je m'en suis éclairci dans les Epîtres & dans les Offices de cet Orateur, j'ay deploré la nonchalance de ceux qui ne lisent les ouvrages de ce grand homme que pour apprendre à parler Latin ; car c'est assurément le moindre avantage qu'on en puisse tirer, & sa latinité n'est pas de beaucoup prés à comparer aux belles maximes de Philosophie, de Morale, de Politique, & aux traits d'Histoire qui y sont renfermez.

Ensuite, pour soûtenir la

gageure, j'ay voulu consulter les anciens Auteurs qui ont écrit l'Histoire Romaine de ce tems-là, & j'ay vû avec douleur pour nos gens de lettres, qu'ils ont étrangement negligé ce trait d'érudition, qui d'ailleurs valoit bien la peine d'être éclairci; puisque Ciceron en a dit plus qu'il ne faut pour donnez de grandes idées de son fils; que les anciens Auteurs n'en ont rapporté à la verité que trés-peu de choses, mais trés-essentielles, comme vous le verrez par les citations qui sont dans nôtre histoire, & que le silence qu'ils ont affecté à l'égard du fils, pendant qu'on a si amplement

publié les louanges du pere, est moins un effet de mépris ou d'indignité pour le premier, que le coup d'une fine politique, qui a voulu s'accommoder au tems.

En effet, MONSEIGNEUR, les raisons qu'on peut apporter de la difference de ces procedez, à l'égard du pere & du fils, s'il est permis de fonder des raisonnements sur les conjectures, c'est que M. T. Ciceron s'est fait connoître par son éloquence, & que le silence affecté de tous les Historiens n'auroit pû empêcher qu'il ne se fût immortalisé dans ses ouvrages; au lieu que son fils n'ayant

rien laissé à la posterité de ses écrits, il étoit beaucoup plus aisé à ses envieux de l'ensevelir dans un éternel oubli. Mais disons mieux, le principal motif du silence des Historiens à l'égard de Ciceron le fils ; c'est que l'état de la République ayant changé sous le régne d'Auguste, où il a fleuri, & ce bon citoyen, libertatis publicæ acerrimus defensor, *ayant reçû de son pere avec le sang, la haine qu'il avoit pour les tyrans : Les Historiens contemporains ont crû qu'ils ne devoient pas bien parler d'un si franc republicain dans un temps où l'état Monarchiqeu*

avoit détruit la liberté de la République, pour laquelle ce Ciceron avoit tant d'amour.

Il n'en falloit pas davantage pour m'animer à vanger cet illustre opprimé, de la trahison de ces Historiens politiques; il y en a toûjours eu, & quelque chose qu'on fasse, il y en aura toûjours: mais cela n'empêche pas que je ne sois ravi, quand je puis faire avec ma plume, ce que les Chevaliers errans faisoient avec leur épée, vanger les torts des tant preux Chevaliers contre le felons. *De bonne foy, sans faire ici le Dom* Guichot; *vous sçavez qu'aux dépens de la patience de qui il appartiendra,*

je me mets assez volontiers en train d'écrire, que je ne suis pas d'humeur à éfleurer un sujet, que je veux approfondir les matieres dont il s'agit, & qu'en poudreux antiquaire, je suis aussi joyeux, quand j'ay fait quelque découverte dans les anciens monuments des grands hommes, que si j'avois trouvé les tresors qu'on dit avoir été enfermez dans le tombeau de David.

J'ay donc creusé ces anciens monumens, & je me suis aplaudi d'avoir déterré le fils de Ciceron, & d'avoir trouvé assez de ses reliques, pour lui attirer la veneration des hommes, en faisant connoître ce

qu'il étoit. J'ay fait une chose nouvelle d'une antiquité presque oubliée. Je n'ay rien ajoûté de moi-même aux circonstances de son histoire, & je n'ay fait que l'orner de quelques réflexions, & de quelques traits, qui la rendront, au moins je m'en flate, utile & agréable aux lecteurs, principalement en ce qui concerne l'éducation des gens de qualité, de même qu'en ce qui regarde la morale & la politique des grands hommes: mais comme toutes les circonstances de la vie du fils de Ciceron, ont une liaison inséparable avec les évenements arrivez à son pere, & avec

l'histoire des deux autres Cicerons, j'ay crû que je devois, pour mettre les choses dans leur jour, faire un abregé de la vie du pere, jusqu'à la naissance de son fils, aprés quoi, tout ce qui est arrivé à l'un d'eux est commun aux trois autres, & c'est pourquoi j'ay intitulé ce petit ouvrage, l'Histoire des quatre Cicerons.

Mais de quoi vous avisez-vous Monsieur l'Abbé, me direz-vous, de travailler sur Ciceron ? que ne le laissez-vous dans les Colléges ; & qu'importe à la République Chrétienne, que la République Romaine ait eu quatre Cicerons ou un ? Plût au Ciel que ce

Messieurs nos confreres ne travaillassent à rien de plus prophane. Et pourquoi, MONSEIGNEUR, m'en avez-vous fait le défi, vous répondrai-je ? qu'aviez-vous à faire de m'intenter ce procez de gayeté de cœur ? Je prétens vous faire condamner aux dépens dans le Tribunal des Sçavans ; de plus à réparation d'honneur envers Ciceron, que vous renvoyez au Collège comme un pedant ; lui qui doit être consideré avec toute l'estime & l'attention qu'on doit aux plus grands hommes, & aux Philosophes les plus sçavants, & en outre à de gros dommages & intérêts au

profit de la mémoire de feu Monsieur son fils, qui ne mérite point vos mauvais traitements, ni les injures de tant de modernes.

Non, MONSEIGNEUR, il me sieroit mal de faire le fier auprés de vous; Je ne veux pas triompher avant la victoire, ni prévenir l'Arrêt de mes Juges: les bons procez se perdent aussi souvent que les méchans. Si je succombe en cette instance; j'en serai quitte pour perdre mes écritures, que je n'estime pas d'un grand prix; & vous avez assez de charité pour m'en consoler; que si je gagne avec dépens, réparation, dommages & interêts

contre vous, j'ay trop de soûmission pour m'en prévaloir, & je ne cesserai pas pour cela un petit moment, d'être avec tout le respect dû à vôtre mérite... &c.



profit de la mémoire de feu Monsieur son fils, qui ne mérite point vos mauvais traitements, ni les injures de tant de modernes.

Non, MONSEIGNEUR, il me sieroit mal de faire le fier auprés de vous; Je ne veux pas triompher avant la victoire, ni prévenir l'Arrêt de mes Juges: les bons procez se perdent aussi souvent que les méchans. Si je succombe en cette instance; j'en serai quitte pour perdre mes écritures, que je n'estime pas d'un grand prix; & vous avez assez de charité pour m'en consoler; que si je gagne avec dépens, réparation, dommages & interêts

contre vous, j'ay trop de soûmission pour m'en prévaloir, & je ne cesserai pas pour cela un petit moment, d'être avec tout le respect dû à vôtre mérite... &c.



ERRATA.

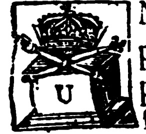
Page 12. *ligne* 13. de sa, *lisez* de la.
P. 36. *l.* 19. d'haranguer, *lis.* de haranguer.
P. 46. *l.* 18. qu'il lui, *lis* qui lui.
P. 62. *l. penult.* à l'envie, *lis.* à l'envi.
P. 69. *l.* 13. trembloit commençant, *lis.* trembloit en commençant.
P. 113. *l.* 20. auteur, *lis* autour.
P. 124. *l.* 17 alors, *lis.* à lui.
P. 127. *l.* 4. croyoit pouvoir, *lis.* croyoit ne pouvoir.
P. 133. *l.* 12. ses, *lis.* ces.
Ibid. *l.* 22. qu'ils lui, *lis.* qu'il leur.
P. 143. *l.* 3. Espicrates, *lis* Epicrate.
P. 147. *l.* 8. donnez, *lis.* donné.
P. 156. *l.* 8. Putaolane, *lis* Putéolane.
P. 161. *l.* 9. à le delivrer, *lis.* à se delivrer.
P. 210. *l.* 15. sous les écüeils, *lis.* & tous les.
P. 214. *l.* 9. *effacez* &.

HIS-



HISTOIRE DES QUATRE CICERONS,

Dans laquelle on fait voir par les Historiens Grecs & Latins, que le fils du grand Ciceron étoit aussi illustre que son pere.



UN des plus beaux esprits, & des plus sages politiques de nôtre siécle, comparant les grands hommes aux diamants, disoit, que c'est la Nature qui les forme, & que la fortune

Mém res de Rochef caut.

les met en œuvre : mais disons que les hommes comme les diamants sont brutes en sortant du sein de la Nature ; que l'éducation les taille, les polit, & leur donne comme autant de facettes à differens brillans, sans quoi la fortune les ayant enchassez dans l'or & l'émail, ils ne se tiennent pas long-temps montez dans ces superbes chatons, & sont en danger de tomber dans la bouë, & d'être foulez aux pieds. M. T. Ciceron avec le plus heureux naturel eut l'éducation la plus parfaite ; & la fortune sembla chercher tout ce qu'elle a de plus précieux & de plus beau pour le mettre en œuvre. Il nâquit le troisiéme jour de Janvier l'an de la fondation de Rome 648, c'est-à-dire, l'an du

monde 3900. & 100. ans avant Jeſus-Chriſt. Son pere étoit Chevalier Romain : Quelques-uns ont dit qu'il deſcendoit de Titus Tatius Roy des Sabins : *mais ce n'eſt* pas l'opinion *la plus ſuivie*, & *il* la traite lui-même avec raillerie : qu'importe au reſte, de lui donner une nobleſſe ſi ancienne ? N'eſt-il pas plus glorieux à un homme de tenir *tout de lui-même*, & d'être par ſon mérite le premier noble de ſa race, que de tirer ſa Nobleſſe d'une longue ſuite d'ayeux, chez leſquels elle s'eſt uſée avant que de venir juſqu'à lui, & n'a plus qu'une ſimple lueur qu'il lui eſt trés difficile de ranimer ? Sa mere s'appelloit *Helvia*, & ſes ayeux demeuroient ordinairement dans

une petite ville du pays des Volſques appelée Arpinum, à vingt lieuës de Rome, un peu au-de-là du Fleuve Liris, à côté de la Campanie. C'étoit une Ville municipale, c'eſt-à-dire, dont les habitans avoient droit de bourgeoiſie à Rome. Heureux ! ſi vivant en bon bourgeois dans cette bourgade, où il auroit été ſans doute le premier, il ſe fût contenté du bien & de la qualité de ſes peres ; & ſi ſon mérite ne lui avoit pas enflé le cœur, en lui inſpirant la dangereuſe envie de s'embarquer dans la Mer orageuſe de la Cour Romaine, où aprés avoir évité pendant plus de quarante ans divers écueils avec peine, le fruit de tous ſes travaux, & la récompenſe de ſes ſervices, fut un funeſte naufrage qui

excite encore la pitié, ſans moderer l'ambition de ſes ſemblables. Content de ſon patrimoine en l'augmentant par une induſtrieuſe œconomie, il auroit paſſé ſa vie dans le doux travail d'une étude volontaire, ou d'un judicieux repos, & auroit attendu dans une heureuſe vieilleſſe le moment imperceptible d'une mort naturelle entre les bras de ſes parens & de ſes amis : mais il n'auroit pas acquis, me direz-vous, tant de gloire dans le Sénat, & ne ſe ſeroit pas rendu ſi fameux à la poſterité ; ſon fils n'auroit été ni General d'armée ni Conſul : ſon frere n'auroit pas été des premiers de Rome & Gouverneur de Province : Toutes ces grandeurs, dites-moi, de bonne foi valent-elles les travaux,

les chagrins & les cruelles morts qu'ils ont souffertes ? Combien de fameux exemples eux & leurs peres avoient-ils devant les yeux de l'ingratitude du Sénat, de l'inconstance du peuple, de la cruauté des tyrans, & des funestes succez de tant d'ambitieux precipitez du haut de leur élevation la plus légitime ? N'importe, il est né avec de beaux talens, il faut les cultiver, & lui inspirer dés l'enfance une temeraire envie de les faire servir à cette vaine grandeur. En effet, il étoit de ces heureux temperamens que le Ciel semble former avec soin pour être les délices des hommes, renfermant dans un corps délicat & d'une trés-foible santé, un esprit vif, penetrant, doux, solide, capable de toutes les

ſciences, & tout ce que la Nature peut donner à un Orateur parfait : mais comme les meilleurs temperamens ne ſont que des diſpoſitions au mal, *ſans les régles d'une* éducation exacte ; ſon pere prit un *ſoin* particulier dés ſon enfance, de faire prendre une bonne forme à ſes molles inclinations, & parce que la meilleure éducation que nous ayons reçûë ſe perd & *ſe corrompt aiſément*, ſi nous ne travaillons nous-mêmes à la cultiver ; Ciceron ayant perdu ſon pere de bonne *heure*, prit lui-même le ſoin de ſe former, s'appliqua à la Philoſophie Academique ſous Philon ; aprit le Droit, les Finances & la Politique ſous M. Scevola, qui fut un des plus grands hommes de ſon ſiecle, & ſe rendit ſçavant dans l'Art

militaire ſous Sylla, qu'il ſuivit avec ſuccez dans les premieres guerres que ce grand Capitaine entreprit pour le bien de l'Etat.

Plutar. vita Ciceron. Mais Ciceron voyant que Sylla aſpiroit à ſe ſoûmettre l'Empire Romain, & qu'il alloit allumer le feu d'une guerre civile capable de conſumer ſa Patrie, il ſe retira à la campagne, n'étant pas aſſez fort pour lui réſiſter, & ſe donna tout entier à l'étude des ſciences, juſqu'à ce que Sylla s'étant demis du pouvoir ſouverain qu'il avoit recherché avec tant de violences, il retourna à Rome, où il commença de faire voir au public l'échantillon de l'amour qu'il avoit pour la liberté de la patrie, le coup d'eſſay de ſon éloquence & la preuve de ſa fermeté dans le plaidoyer

qu'il fit pour Roſcius, de qui le pere avoit été mis au nombre des proſcrits par Sylla, & dont les biens avoient été vendus à vil prix, au profit d'un *des affranchis* de ce tiran; en ſorte qu'on avoit ajugé pour deux cens écus ce qui en valoit cent cinquante mille. La tyrannie étoit criante; mais les cris des oprimez ſe diſſipent en l'air, quand l'opreſſeur eſt puiſſant. Quelle lâcheté dans le Barreau! les plus fameux Avocats dont le devoir eſt de ſoûtenir le bon droit des foibles, n'oſent ſe charger de la cauſe de Roſcius; de peur de s'attirer la haine de Sylla, pendant que les plus ambitieux recherchent à l'envi *la* funeſte gloire de défendre l'uſurpation d'un lâche affranchi; ainſi le brigan-

dage auroit triomphé, si un apprentif, dont le peu d'experience mettoit encore le bon droit de Roscius au hazard, n'avoit genereusement pris sa défence. Ciceron gagna son Procez avec l'aplaudissement du Sénat, à la honte des Avocats, & avec une si violente indignation de Sylla, qu'il fut contraint, sous prétexte d'y chercher des remedes à ses indispositions, de faire un voyage en Grece, où il s'apliqua à l'étude de la langue Grecque, de la Rétorique & de la Philosophie jusqu'à la mort de son injuste ennemi.

Plus sçavant que les Maîtres qu'il avoit eus à Athenes, Ciceron retourna à Rome, & aprés y avoir brillé dans les conferences & dans le Barreau, il donna tant de mar-

ques de ſa prudence & de ſa capacité, que le Sénat, dans une famine qui menaçoit Rome de ſa rüine, l'envoya en Sicile ſous la qualité de Queſteur, *c'eſt-à-dire*, d'Intendant de la Province, d'où il envoya aſſez de blez à ſes compatriotes pour changer leur diſette en abondance. Ce n'eſt pas que les Siciliens trop indociles viſſent ſans chagrin & ſans murmure le tranſport de ces blez, dont ils apprehendoient de manquer: mais ce ſage Intendant conduiſit toutes choſes avec tant de prudence, de douceur & d'équité, qu'il s'atira bien-tôt l'amitié des grands & du peuple; quoique rien ne ſoit plus difficile dans ce poſte, que de ſatisfaire la Cour & la Province en même temps. Les Romains reçû-

L'An de Rome 679.

rent ce secours avec des benedictions & des actions de graces pour Ciceron, & ce qui augmentoit encore l'estime de la République & des Siciliens à son égard, c'est que pendant son Intendance, il trouva l'occasion de faire valoir son éloquence en faveur de quelques jeunes Gentils-hommes Romains, qui avoient été renvoyez pardevant le Preteur de sa Province, pour quelques malversations en guerre, dont ils étoient accusez, & desquelles Ciceron les purgea par l'éloquence de son plaidoyer.

Ces succez réveillerent dans le cœur de Ciceron une ambition qui lui étoit assez naturelle, il étoit avide de loüanges & d'honneurs, & trouvant que la Sicile n'étoit pas un theâtre assez élevé pour sa

vanité, il attendoit avec impatience que sa commission fût finie pour retourner à Rome, où il avoit grand soin de se ménager des amis & du crédit : *il cherchoit à signaler son* zéle pour sa patrie, & son integrité dans le ministere par quelque action d'éclat ; car qui crie le plus haut dans les Républiques, & qui sçait gagner la populace, a trouvé le secret de s'agrandir. Son Intendance lui fournit une occasion favorable à ce dessein : Verrés homme des premieres familles de Rome avoit été Gouverneur de cette Province; les playes que son avarice, sa tyrannie & ses concussions y avoient faites, saignoient encore, les Siciliens s'en étoient vainement plaints au Sénat. Ciceron étant sur les lieux,

en prit de bons mémoires, s'assura des témoins irréprochables, entreprit & plaida cette cause à son retour, & fit condamner Verrés malgré ses brigues & son crédit, à une amende de soixante & quinze mille écus envers les Siciliens, sans qu'il voulût recevoir aucune reconnoissance de ses Parties ; car il étoit d'un desinteressement heroïque, persuadé que l'interêt ternit l'éclat des plus belles actions, comme le desinteressement releve les mediocres.

Bien-tôt aprés, il fut fait Edile, c'est-à-dire, Magistrat de la ville de Rome préposé aux Jeux publics, aux Bâtimens, aux Aqueducs, aux Temples, & à tout ce qui concernoit la Police : Les Siciliens, dont il n'avoit point vou-

lu recevoir de presens en qualité d'Avocat, lui en envoyerent de magnifiques, pour le féliciter de cette Magistrature: mais ne pouvant les refuser *sans blesser la* Coûtume & les *Loix, il n'en retint aucune* chose pour lui; & comme il étoit du devoir de sa charge de mettre le prix à toutes les denrées qui se vendoient dans la Ville, il les fit distribuer au public, *pour faire diminuer* le *prix des vivres* qui étoient alors fort chers. Ce n'est pas qu'il fût riche de lui-*même*, car il ne *possedoit* alors, dit Plutarque, qu'une maison de plaisance dans le territoire d'Argos, une Métairie auprés de Naples, & une autre aux environs de la ville de Pompeia, qui n'étoient pas de grande valeur. Il eut environ douze

Plut. in Vit. Ciceron

mille écus de Terentia sa femme, & neuf ou dix mille de succession ; il ceda même sa maison paternelle à son frere Quintus ; & cependant, il vivoit aussi noblement que Crassus, qui avoit des millions de revenu, & avoit une aussi grosse Cour que Pompée, que tous les gens de guerre respectoient comme leur General ; tant il est vrai qu'un médiocre revenu employé avec art, fait plus d'honneur à une personne de mérite, que des tresors immenses répandus avec prodigalité, ou conservez avec avarice par un fat. Pompée même lui faisoit la cour, parce qu'il le croyoit utile aux projets de gloire & de puissance qu'il formoit dés-lors, les ambitieux s'abaissant d'autant plus qu'ils veulent s'élever davantage,

tage, & les ſoûmiſſions & la baſſeſſe étant les premiers degrez qui les élevent au faîte de la grandeur ; mais qu'ils ſçavent bien ſe vanger dans la ſuite de tous ces abaiſſemens par l'ingratitude & la fierté, comme nous le verrons dans peu.

Ciceron s'aquit tant de crédit dans le Sénat, & tant d'autorité ſur le peuple par ſes vertus, que quand il poſtula pour la dignité de Preteur, c'eſt-à-dire, ici le Magiſtrat qu'on choiſit entre les Sénateurs pour adminiſtrer la juſtice dans toute la Ville, il l'emporta ſur la brigue de ſes competiteurs qui étoient en grand nombre & en haut crédit. Il s'y comporta avec tant d'honneur & d'integrité, qu'il punit ſeverement les malver-

ſations d'un certain Licinius qui l'avoit été devânt lui, & qui s'appuyant ſur ſa faveur & ſur la protection du riche Craſſus, tenoit le gain de ſa cauſe immancable; & Ciceron s'attira d'autant plus d'éloges par cette condamnation, qu'il eſt plus rare de trouver un Juge, qui, quoique deſintereſſé, ne ſe laiſſe point fléchir, ou par la faveur ou par la crainte; mais voici une occaſion qui lui fit donner le titre de *Pere de la Patrie*, titre qui eſt au-deſſus de toutes les loüanges & de tous les éloges que le Sénat & le peuple Romain pouvoient donner au plus grand homme.

Catilina homme puiſſant, ſéditieux & entreprenant, accuſé d'inceſte, de parricide & de ſacrilége, avoit engagé par de honteux plaiſirs la jeu-

nesse la plus puissante de Rome dans une conspiration contre la République : toute la Ville étoit remplie de séditieux ; la Toscane vouloit secoüer le joug, la *Gaule qui est entre* les Alpes & l'Italie, cherchoit à se révolter ; les plus gens de bien étoient, comme il arrive d'ordinaire, les moins riches & les moins puissans : Pompée étoit en Levant ; Crassus ne songeoit qu'à *multiplier ses tresors*, & peut-être regardoit-il cette conspiration comme un sûr moyen de les augmenter : Jules-Cesar finissoit son Consulat, & étoit soupçonné de favoriser la conspiration, parce qu'il suportoit dés-lors impatiemment le gouvernement tumultueux de la République. Catilina employe les brigues, l'argent & les menaces pour

obtenir le Consulat : S'il le possede une fois, la République est détruite. Les plus sages du Sénat, & les plus zélez d'entre le peuple ne voyent que Ciceron capable de conjurer cette tempête ; ils le prient de faire ses sollicitations pour être Consul, & il les fait, sans craindre les dangers dont étoit environnée cette dignité. Pendant qu'il postuloit, suivant la Coûtume pour le Consulat, Terentia sa femme accoucha d'un fils, qui fut nommé Marc Ciceron, & qui est le principal objet de nôtre histoire : mais laissons-le quelque temps sur le sein de sa nourrice, & suivons son pere dans les premieres démarches de son Consulat.

Ad Attic. L. 1. Epist. 2. in fine.

L'an de Rome 691. & du monde le 3943. Ciceron fut

nommé Consul avec C. Antoine surnommé *Nepos*, qui étoit pourtant soupçonné de favoriser Catilina. Outre cette conspiration, ceux que Sylla *avoit exclus de la Magistrature* par des Ordonnances qui ne pouvoient pas subsister long-temps, étoient trés-puissants & fort irritez, & demandoient la cassation de ces Ordonnances : mais le *moindre changement* qu'on eût fait alors dans la République, auroit causé sa perte. De plus, les Tribuns du *peuple* vouloient introduire les *Decemvirs* avec une souveraine & générale autorité, tant dans l'Italie, que dans les pays conquis, & dans une disposition générale & indépendante des tresors de l'Epargne. Rien n'est si funeste à un Etat, que la

puissance absoluë de dix hommes affamez, qui chacun de leur côté sacrifient tout pour se satisfaire, & s'immolent les uns les autres pour s'agrandir. Quelle *sagesse falloit-il* pour vaincre tant d'ennemis sans le secours des armes ? Tout l'art de la prudence consiste à détourner par adresse ce qu'elle ne peut empêcher par force ; & voici comme Ciceron se démêla de tant d'embarras.

L'an de la fondation de Rome 692.

A l'égard d'Antoine, dont le Consulat étoit suspect, comme il étoit accablé de dettes & fort interessé ; Ciceron, à qui la République avoit donné les gouvernements de la Macedoine & des Gaules, retint le premier, fit donner l'autre à son Collégue, & lui prêta même des sommes considérables, à condition qu'il secon-

Ad Attic. L. 1. Ep. 10. & 12.

deroit Ciceron dans toutes les entreprises qu'il feroit pour le bien public, ne disant & ne faisant que ce que Ciceron lui inspireroit. Quand il se fut ainsi rendu maître de l'esprit d'Antoine, il agit un peu plus hardiment, & declama un jour en plein Sénat avec tant de vehemence contre l'institution des Decemvirs, que le peuple en fut émû, & les Tribuns étonnez: Cependant, ils ne se rendirent pas encore, ils assignerent les Consuls devant le peuple pour faire réüssir cette entreprise: mais Ciceron ayant commandé au Sénat de le suivre à cette assignation, fit avorter tous les desseins des Tribuns par son éloquence, & reprima par le même moyen une sédition que ces Tribuns irritez d'a-

voir manqué leur coup, excitèrent parmi le peuple à l'amphiteâtre, au sujet d'une Ordonnance qu'il avoit faite pour donner des places distinguées aux *Chevaliers Romains* ; tant il est vrai, dit Plutarque, que rien ne résiste à l'équité mise dans un beau jour, & que le droit & la raison sont invincibles, quand on sçait les manier comme il faut ; tant l'art de bien dire a de force sur la multitude, & tant il est avantageux à tout homme public, d'être éloquent. De toutes les fâcheuses affaires qui *s'étoient* presentées à l'entrée de ce Consulat, il ne restoit donc plus que la conjuration de Catilina à détruire, & c'étoit aussi la plus difficile.

Ciceron n'épargne ni soins ni argent pour avoir de seûrs espions

espions à la Ville & à la campagne, & penetra avec tant d'adresse les secrets de cette funeste caballe, qu'il apprit qu'elle avoit des gens de guerre *répandus* dans toutes les Provinces : il intercepta des lettres, par lesquelles les Officiers mandoient à Catilina d'éclater avant que Pompée fût de retour avec son armée. Il découvrit que ce chef des conjurez *faisoit* en *secret* de *nouvelles* brigues pour le Consulat, & qu'on avoit résolu d'assassiner Ciceron dans le *tumulte de l'élection* : mais comme toutes les machines n'étoient pas encore prêtes pour abbattre ce Colosse, que les témoins n'étoient pas suffisans, & que les faits n'étoient pas assez averez, Ciceron fit differer cette élection; il apost

tropha Catilina en plein Sénat, & lui demanda d'abord avec une feinte douceur, si les bruits qui couroient à son égard étoient véritables. Catilina, qui croyoit qu'une bonne partie des Sénateurs étoient pour lui, & qui ne vouloit pas montrer de timidité à ses conjurez, ne desavoüa pas qu'il n'eût dessein de réünir le Sénat & le peuple sous un même chef, ce qui le fit exclure une seconde fois du Consulat sans violence & sans brigues.

Il est des grands dangers, comme des maladies dangereuses, où l'on ne doit rien hasarder. Il faut menager toutes choses avec prudence, & sans rien négliger, en attendant le moment & la crise favorable où l'on doit agir: C'est

ainsi que Ciceron traita cette conjuration. Il employe d'abord des remedes doux, pour en empêcher le progrez, parce que de plus forts l'auroient *irritée sans la guérir : mais* lorsqu'elle est venuë à son *période*, il profite de la crise, par laquelle elle déclare sa malignité. Crassus ayant reçû de son Portier un paquet de lettres, qui lui avoit été donné le soir *même par un homme inconnu*, lut celle qui s'adressoit à lui, & qui lui donnoit avis de sortir *promptement de la Ville; parce* que Catilina & ses conjurez y feroient un grand massacre dans peu. Les autres lettres cachetées s'adressoient à divers Sénateurs & hommes puissants parmi le peuple. *Crassus*, autant par crainte du danger qui le me-

naçoit, que pour se justifier de l'intelligence qu'on le soupçonnoit d'avoir avec Catilina, communiqua sa lettre dés le soir même à Marcel & à Met. Scipion ; tous trois allerent à minuit rendre compte de tout à Ciceron, qui prit ces lettres, fit le lendemain matin assembler le Sénat & le peuple, remit publiquement les lettres cachetées entre les mains de chaque particulier, à qui elles s'adressoient, en leur commandant de les lire tout haut chacun à leur tour. On y vit non-seulement toutes les circonstances de cette conjuration : mais on y apprit qu'un bon nombre de troupes qui occupoient la campagne dans la Toscane & autres lieux de l'Italie, n'attendoient que l'ordre de Catilina pour venir fondre

dans la Ville. Le Sénat voyant le péril qui menaçoit la République, mit toute sa confiance en Ciceron, lui donna une puissance pleine & entiere, comme s'il eût été Empereur, & *lui*, se réservant les affaires du dedans de Rome, confia les soins du dehors à Q. Metellus, homme d'un zéle incorruptible pour la République, & d'une intrepidité à l'épreuve dans les dangers.

Toute la fureur des conjurez tombe alors sur Ciceron: on conspire contre sa vie; on aposte des brigans pour l'assassiner. Il cite Catilina devant le Sénat & le peuple, pour rendre raison de sa conduite. Il lui ordonne de sortir de la Ville; il en sort plûtôt comme un vainqueur, que comme un banni, les haches & les fais-

ſeaux devant lui ; les éten-dars déployez ; leve des trou-pes ; occupe la campagne de Toſcane à la tête de vingt mille hommes. C. Lentulus homme de qualité : mais con-nu pour ſéditieux, étoit alors Queſteur ; il aſſemble les con-jurez qui étoient reſtez dans Rome, projete de brûler la Ville, & d'égorger tous les gens de bien ; ſollicite Catilina de l'aſſieger pendant cet embraſe-ment, met de ſon parti deux Ambaſſadeurs des Allobroges, qui lui promettent de faire ſoulever leur nation. Ciceron découvre tous ſes projets, in-tercepte ſes lettres, fait en-tendre des témoins, s'aſſure des complices, les interroge, les confronte ; ſaiſit une grande quantité d'armes cachées chez les conjurez, & dans d'autres

maiſons, enſorte que Lentulus atteint & convaincu de trahiſon, fut degradé de ſes charges en plein Sénat, lui & ſes complices ſecrettement executez à mort dans la priſon ; & tout ſi ſagement conduit, que quand le reſte des conjurez s'aſſembla le ſoir même dans une Place publique, à deſſein de rompre les priſons, & de délivrer les priſonniers, Ciceron les renvoyant, dit ſimplement : *ils ſont morts, retirez-vous*, ils s'en allerent tous chez eux tremblans & confus ; deſorte, qu'Antoine de ſon côté ayant taillé en pieces l'armée de Catilina, cette dangereuſe conſpiration qui menaçoit l'Empire Romain de ſa rüine, ou qui ſembloit au moins ne pouvoir s'éteindre que par les flots de ſang des Citoyens, fut

détruite par la mort de trés-peu de criminels, sans bruit, sans sédition, & sans retour.

Ad Attic. L. 1. Ep. 10. Pendant que Ciceron se servoit si sagement & avec tant de succez au dehors de l'autorité souveraine que le Sénat lui avoit donnée, il voyoit croître dans sa famille avec joye, l'enfant qu'il avoit reçû du Ciel. Le petit Marc Ciceron fit voir dans son enfance le plus doux & le plus heureux naturel, qui puisse se rencontrer dans un temperamment vif, & dans un esprit brillant; car la Nature qui semble demander du secours à l'art, aussi-tôt qu'elle a mis un homme au monde, se manifeste assez dés ses premieres années, pour faire connoître à ceux qui l'écoutent, & qui la consultent, ce qu'ils

esperer d'un enfant,
se connoissant pas lui-
, laisse agir avec liber-
découvre sans y penser,
clinations de mutinerie ou
ouceur, de langueur ou
vacité que son temperam.
: lui inspire, & qui s'agi-
d'elles-mêmes suivant les
essions des divers objets
se presentent à ses sens.
grand Ciceron qui joignoit
ide à l'*experience*, & à la
osophie les reflexions qu'il
it sur tous les mouvemens
on fils, ne se trompa pas
id il le regarda comme
igne heritier, & de son
, & de ses vertus; car il
t avec une constitution plus
iste, un genie semblable au
, & son grand cœur se
nifestoit peu à peu dans
iour qu'il avoit pour la pa-

trie, & dans les petites frayeurs qu'il avoit des tyrans; qualitez que son pere sembloit lui avoir transmises dans son sang, & à peine avoit-il trois ans, qu'il marquoit de la passion pour le parti des gens de bien contre les tyrans: aussi son pere mande-t-il à Atticus, qu'il se plaisoit beaucoup à l'entretenir avec soin dés son enfance: tant il est vray qu'on ne peut trop tôt parler raisonnablement aux enfans, & qu'il faut pour former leur jugement de bonne heure, leur apprendre peu à peu à raisonner, au lieu d'entretenir leur enfance de bagatelles & de puerilitez, qui ne sont capables que de gâter leur esprit, & de corrompre leur langue.

Ad Attic. L. 2. Ep. 15. in fine.

Ad Quint. Fr. L. 1. Ep. 3. & 4.

Les plus belles actions sont

rarement ſans mélange. Ciceron, dans l'execution qu'il fit de Catilina & de ſes conjurez, avoit épargné avec trop de clemence Jules - Ceſar. Catulus & Piſon le lui reprocherent, & *il eut tout le* temps de s'en repentir. Il avoit fait mourir Lentulus, qui étoit le beaupere d'Antoine, pendant que ce même Antoine combattoit par ſon ordre contre Catilina, qu'il défit. Le péril trop preſſant l'avoit contraint de faire mourir les conjurez, ſans beaucoup de *formalité. Son élo*quence avoit pris trop d'empire ſur le peuple. Qu'il eſt difficile de bien ſervir l'Etat, ſans s'attirer la haine des particuliers, & que cette haine que les grands hommes mépriſent, leur eſt quelquefois funeſte!

Comme toutes les choſes ont deux faces, & qu'il ne ſe trouve que trop de gens qui les regardent du mauvais côté; ceux qui étoient interreſſez dans cette ſanglante execution, & les envieux de ſa gloire, lui faiſoient des crimes de toutes ces choſes, chacun ſelon ſon interêt, ou ſuivant ſa paſſion. Jules-Ceſar, qui étoit élû Preteur pour l'année ſuivante, & les deux Tribuns pour la même année, l'accuſerent d'avoir fait mourir les conjurez, ſans que le Sénat ou le peuple eût rendu aucun jugement contr'eux : ils ne voulurent plus lui permettre d'haranguer le peuple, quoiqu'il lui reſtât encore quelques jours de Conſulat : pour l'en empêcher, ils firent mettre leurs bancs dans la Tribune des Harangues, &

.isserent entrer que
ioment de sa déposi-
qu'à condition qu'il
serment accoûtumé
peu de mots : mais
! *fut une fois* monté
:te Tribune, *où il*
souvent triomphé,
de faire son serment
aire, il prit tout un
ar, qui le conduisit à
avec emphase la ma-
lont *il avoit* sauvé la
d'un embrasement,
e de sa rüine, les Ci-
d'une mort *cruelle*, &
peuple lui applaudit.
ndant, ses ennemis di-
que la tyrannie qu'il
t sur les esprits étoit
nt plus dangereuse
: étoit fondée sur l'a-
du peuple; que ses ser-
passez, & son integrité af-

Terre, à laquelle on joignoit une ancienne Reine d'Italie nommée Fauna; ce qui se faisoit avec une extrême pureté, disent les Historiens[a] profanes; quoique [b] S. Augustin en parle comme des sacrifices les plus impurs & les plus honteux. Il étoit défendu aux hommes d'y entrer sous peine de la vie, & le Pontife même qui présidoit à tous les autres sacrifices, étoit obligé de quitter sa maison, & ses fonctions à sa femme ce jour-là. Les Vestalles y étoient appellées; le myrthe dedié à Venus en étoit banni, toutes les peintures d'hommes ou de Dieux étoient voilées, & l'on tenoit que le mortel, qui seroit assez téméraire d'y assister, perdroit la vûë; mais Clode fit bien voir le contraire, & se glissa sous un

a Tibul. L. 1. Propers. L. 4. Ovid. L. 3. de arte amandi. Senec. L. 16. Epist. ad Lucil. Juvenal. Sat. 2.

b S. Aug. de civit. Dei, l. 7. c. 26.

un habit de *fille* dans *la* maison de J. Cesar. Appian dit qu'il attenta à la pudeur de Pompeia, & que Cesar le dissimula ; parce que Clode étant fort aimé du peuple, que Cesar *vouloit* ménager, *il* préfera son ambition à son honneur en cette rencontre. Cet artifice fut découvert, causa du scandale, Cesar en répudia sa femme ; & c'est ce qui fait encore plus croire que Clode en étoit aimé ; car de dire, comme Cesar dit ensuite pour couvrir son honneur en excusant sa femme, qu'elle étoit innocente, mais que c'étoit assez qu'elle pût être soupçonnée pour la rendre indigne d'être sa moitié ; c'est une délicatesse qui n'avoit alors gueres de fondement, & qui ne seroit pas de mise à present,

Api L. 2 bellis civ.

où le peuple fait le procez au beau sexe sur de moindres apparences, & où de pareils scrupules rendroient ridicules les maris. D'autres n'eurent pas tant de politique que Cesar, & traiterent cette action de sacrilege devant les Juges : Le Tribun du peuple instruisit son procez : Ciceron, qui aimoit, dit-on, sa sœur Clodia, & qui par-là avoit eu quelque relation avec Clode, fut contraint de déposer contre lui, non-seulement pour rendre témoignage à la verité : mais encore pour obéïr à Terentia femme fort imperieuse, & qui haissoit Clode ; parce qu'elle croyoit que c'étoit lui qui entretenoit le commerce entre Ciceron & sa sœur.

Clode obtint l'absolution de ses Juges à force d'argent. Ci-

ceron en *fait* une belle & odieuſe deſcription à Atticus. *Ad A L. 1. 16.*
Il devint Tribun du peuple à ſon tour; il mit ſon àutorité à perſecuter Ciceron ; le riche Craſſus ſe mit de la partie : Pompée n'*employa* au commencement ſon pouvoir, que pour ſe faire valoir aux deux partis ; Ceſar étant prêt de conduire ſon armée dans les Gaules demeura neutre, & Ciceron accuſé dans les formes, d'avoir contre les loix ôté la vie à pluſieurs qui n'étoient ni atteints ni convaincus de participer à la conjuration de Catilina, voyant que les partis s'échauffoieut, aima mieux s'éloigner, que de mettre ſa patrie en combuſtion par une réſiſtance ouverte. Il pria Ceſar de l'emmener en qualité de ſon Lieutenant, & il en

fut reçû avec honneur : mais Clode voyant que Ciceron par ce voyage évitoit sa poursuite dans l'année de son Tribunat, & se déroboit ainsi à sa vengeance, feignit de se reconcilier avec lui. Les gens qui ne sçavent point tromper sont aisément trompez : Ciceron remercia Cesar de sa Lieutenance, & resta dans Rome, ce qui irrita si fort Cesar, qu'il se joignit avec Clode, quoiqu'il en eût reçû un mortel affront; & c'est la plus grande lâcheté qu'on lui puisse reprocher, dit Plutarque, d'autant plus qu'il devoit au crédit de Ciceron, le gouvernement des Gaules pour lequel il étoit prêt de partir. On reprend les anciennes accusations, on en fait encore de nouvelles. Clode, ou plûtôt Cesar, fait

Plutar. vita Caesa.

déclarer Pompée ſon gendre contre Ciceron, qui étoit ſon bienfaicteur, & qui lui avoit rendu de grands ſervices auprés du Sénat & du peuple; enſorte, que quand leurs amis communs allerent le *ſolliciter* en faveur de cet innocent oprimé, il fit fermer la porte de devant, & ſortit par la porte de derriere de ſon logis, n'ayant pas le front de les refuſer, & ayant bien la lâcheté de le trahir; quelles baſſeſſes l'ambition ne fait-elle point faire aux plus grands hommes!

Plut. in vita Pompei.

Pendant que le grand Ciceron ſoûtient les aſſauts du perfide Clode, voyons comme Quintus ſon frere s'acquite du gouvernement que la République lui avoit donné en Aſie. Il fut nommé Gouverneur de

cette Province environ l'an de Rome 692. il passa par Athenes, & se broüilla avec Atticus, l'ancien ami de son frere, & même son allié, car Quintus avoit épousé sa sœur. Ciceron écrit une lettre sur ce sujet à ce cher ami, lui marque la douleur qu'il a du procedé de son frere, & lui en écrit comme d'un homme qui se broüilloit aussi facilement qu'il se racommodoit, ayant beaucoup de legereté d'esprit & de vivacité dans ses sentimens. Aussi mande-t-il en une autre occasion à ce même ami, qu'il lui avoit envoyé une lettre que Quintus lui avoit écrite. ,, La lettre de ,, mon frere m'a paru comme ,, un monstre, composé de par-,, ties toutes contraires. Voilà assurement des traits qui nous

Ad Attic. L. 1. Ep. 15.

Ad Attic. L. 1. Ep. 17. 19.

Ad Attic. L. 2. Ep. 16. l'an 694.

dépeignent *un* homme bien emporté, bien leger & bien inégal : mais pour faire mieux connoître le caractere du frere de Ciceron, & ce qu'il fit pendant son gouvernement en Asie, nous insererons ici l'extrait d'une lettre que ce grand homme écrivit à ce mauvais Gouverneur ; elle est écrite sur la fin de l'an de Rome 694. *Ad Quin. frat. L. 1. Ep. 2.*

Statius vôtre cher affranchi " est arrivé ici le 25. d'Octobre ; " j'en suis fâché, puisque vous " dites que vous serez pillé par " vos gens, tant qu'il sera ab- " sent : il étoit pourtant fort à " propos qu'il arrivât ici avant " vous, pour tromper la curiosité " que tout le monde avoit de " vous revoir ensemble, & pour " empêcher les railleries & les " huées qu'on auroit faites en "

» vous voyant tous deux entrer
» pompeuſement dans Rome ;
» car on s'eſt déja épuiſé ſur
» ſon ſujet, chacun en a cauſé
» à qui mieux mieux, & je ſuis
» ravi que cela ſe ſoit paſſé en
» vôtre abſcence. Quant à ce
» que vous me mandez que
» vous me l'avez envoyé, afin
» qu'il ſe juſtifie devant moi, il
» étoit du tout inutile ; car je
» ne l'ai jamais ſoupçonné, &
» ce n'eſt pas mon ſentiment
» que je vous en ai écrit : mais
» puiſque la ſureté & l'interêt
» de tous tant que nous ſom-
» mes, qui nous mêlons de gou-
» verner les peuples, dépend au-
» tant de la réputation que de
» la verité, j'ay crû devoir vous
» mander ce qui s'en diſoit, &
» non pas ce que j'en penſois.
» Il voit lui-même depuis ſon
» arrivée de quelle maniere tout
le

le monde parloit de *lui ;* il en- "
tend les plaintes mêmes qu'on "
me fait contre lui en sa pre- "
sence, & il ne tient qu'à lui "
de reconnoître qu'il est cause "
que *les medisans se sont dé-* "
chainez contre vous. *Il est* "
vrai que je n'ay pas trouvé "
bon, & que je n'ay pû en- "
tendre sans émotion, qu'il eût "
plus de pouvoir sur vous, qu'il "
ne convient à la maturité de "
vôtre âge & aux obligations "
de vôtre charge. Combien "
de gens, croyez-vous, me sont "
venus prier de les *lui recom-* "
mander, sans parler de vous ? "
Combien lui est-il échapé de "
choses à lui-même, en s'entre- "
tenant avec moi, qui ne con- "
firment que trop cette opinion ? "
Je vous en ai donc donné avis, "
& *vous ai exhorté à changer* "
de conduite ; car quand même "

„ sa fidelité seroit extrême, com-
„ me je n'en doute pas, puis-
„ que vous le croyez, la seule
„ apparence d'un si grand em-
„ pire d'un esclave sur l'esprit
„ de son maître, ne sçauroit
„ vous faire d'honneur; aussi
„ est-ce lui, pour ne vous rien
„ cacher, qui a fourni matiere
„ à tous ceux qui vouloient mal
„ parler de vous, & au lieu qu'on
„ croyoit auparavant, que les
„ gens ne parloient mal de vous
„ qu'à cause de vôtre trop gran-
„ de severité, vous avez donné
„ à vos ennemis, en l'affranchis-
„ sant, matiere à dire tout ce
„ qu'ils ont dit.
„ Pour ce qui regarde Zeu-
„ xis le Blandenien, que vous
„ croyez que je ne vous devois
„ pas recommander; sçachez,
„ tout convaincu qu'il est d'a-
„ voir tué sa mere, que ce qui

fait que je suis si favorable "
pour lui & pour les Grecs, "
c'est qu'il n'y a pas de gens "
plus adroits qu'eux à faire "
valoir leurs plaintes au Sénat, "
ils sçavent exagerer le moin- "
dre défaut d'un jugement. "
Voilà pourquoi j'ay appaisé "
avec soin, & avec *mille* pei- "
nes tous ceux qui se plaignoient "
ici de vous, comme les habi- "
tans de Dyonisium : leur chef "
étoit mon plus grand ennemi, "
& j'ay fait amitié avec lui, "
ainsi qu'avec plusieurs au- "
tres, pour les empêcher de "
crier : Voilà la raison de mon "
procedé ; mais je n'en trouve "
point du vôtre. Quoi, parce "
que vous avez fait coudre à "
Smirne dans un sac, & jetter "
à l'eau deux Mysiens coupa- "
bles de parricide, vous pu- "
bliez, & vous écrivez vous- "

„ même, que vous voulez dans
„ la Haute-Asie pendant vôtre
„ gouvernement, laisser un
„ exemple semblable de vôtre
„ severité, & qui pis est, vous
„ mettez tout en œuvre, arti-
„ fices, promesses, espions, ar-
„ gent, pour faire tomber ce
„ Zeuxis dans vos filets. Peut-
„ être n'auriez-vous pas dû le
„ renvoyer absous, si l'on vous
„ l'avoit amené : mais il n'étoit
„ pas nécessaire d'employer tant
„ de diligences & de finesses pour
„ l'attraper ; sur tout, si vous
„ songiez que la famille de ce
„ Zeuxis est presque plus illu-
„ stre que la ville de sa naissan-
„ ce. Aprés cela, n'ay-je pas
„ eu raison de l'adoucir en vous
„ le recommandant ? N'ay-je
„ pas dû appaiser Lucius Ceci-
„ lius, qui vomissoit feux & flâ-
„ mes contre vous, & tant d'au-

tres enfin, excepté Tuſcenius, "
dont l'affaire eſt ſans reme- "
de ? Voici d'un autre côté un "
broüillon, quoique Chevalier "
Romain ; je ne trouve pas à "
redire que vous ayez traité "
ſon pere ſi durement, vous "
aviez raiſon ; mais qu'étoit-il "
néceſſaire de lui écrire, com- "
me vous avez fait, qu'il ſe re- "
mettoit à la potence, d'où "
vous l'aviez tiré, & que "
vous le feriez brûler vif, au "
grand contentement de toute "
la Province ? Pourquoi écrire "
encore à un certain C. Fabius, "
(car Titus Fabienus fait en- "
core courir toutes ces Let- "
tres) qu'on vous a rapporté "
que Licinius, qui fait metier "
de débaucher des eſclaves, "
aſſiſté de ſon fripon de fils, "
pilloit d'autorité, que vous le "
priez de faire, s'il peut, brû- "

» ler vifs le pere & le fils, ou
» s'il ne le veut pas faire, qu'il
» vous les renvoye, & que vous
» le ferez vous-même.... Que
» si vous repassez tous les avis
» que je vous ai donnez dans
» mes lettres, vous trouvèrez
» que je n'y blâme autre cho-
» se, que l'emportement & la
» dureté ordinaire de vos dis-
» cours.... Nous n'aurions point
» tous ces chagrins-là, si mes
» conseils l'avoient emporté sur
» vôtre naturel un peu trop ai-
» gre, & sur le plaisir de vous
» abandonner à la colere, &
» à une plaisanterie piquante....
» Vous ne sçavez pas vous faire
» aimer... Vous avez été trop
» facile, comme je vous l'ay
» reproché plusieurs fois à accor-
» der des lettres; retirez, si
» vous pouvez, toutes celles qui
» ne sont pas justes, ou qui

it contre l'usage, ou même «
i se contredisent.... Statius «
-même dit, qu'on a de «
itume de vous les apporter «
tes dressées, & que c'est lui «
i les lit, pour vous dire si «
es sont justes: mais qu'a- «
nt qu'il fût auprès de «
us, on n'en rebutoit aucu- «
, & qu'ainsi, il y en avoit «
s volumes, de qualité à être «
imées de tout le monde.... «
ans le moment que je vous «
is, Flavius vient se plain- «
à moi de ce que vous en «
ez adressé à ses gens, qui «
paroissent injustes, par «
quelles vous leur défendez «
à ceux d'Apollonie, de dé- «
rner quoique ce soit de la «
cession de L. O. Nason, «
nt il est heritier, qu'ils «
ayent payé auparavant C. «
ndanius. Quoi, un heritier «

solliciter ses Parties ou ses Juges en sa faveur. Le Sénat même ordonna que tout le peuple prendroit le deüil comme dans une calamité publique ; mais les Consuls & les amis de Clode s'oposerent à ce decret : Ciceron donc voyant que la brigue de ses ennemis l'emportoit sur les gens de bien, prit la résolution de s'exiler lui-même. Son fils, qui touchoit à peine à sa cinquiéme année, n'étoit pas ce qui l'attendrissoit le moins sur cet exil ; il avoit autant de peine de le quiter que de quiter Rome, l'une étoit une ingrate, & l'autre répondoit avec tendresse à son affection paternelle : Ce jeune enfant, qui s'expliquoit déja d'une maniere à se faire entendre, gemissoit dans les embrassements de

on pere, quand il entendoit
arler de ce départ, & fai-
oit de petits raisonnements si
stes sur cette indigne perse-
ution, qu'il ne faut pas s'é-
nner s'il eut dans la suite
nt de haine pour les tyrans,
tant d'ardeur à vanger la
émoire de son pere sur ses
nemis.

Ce pere judicieux persuadé
ue quand on retire de bonne
ure un enfant du gouverne-
ent des femmes, on lui é-
rgne bien des leçons de mo-
lle, & bien des occasions
devenir efféminé, lui donna
our Gouverneur un Affran-
i nommé Denis, l'homme
monde qui sçavoit le mieux
oportionner ses leçons à l'â-
, & qui avoit le grand art
aprendre aux enfans les éle-
ens des sciences en badi-

nant. Il recommanda ce
fils à Quintus Ciceron son
Ad Attic. L. 3. integ. re, & à T. P. Atticus
ami, & dit à sa femme
l'embrassant, que sa plus g
de douleur dans la persé
tion de ses ennemis, étoit
ne laisser à ce cher fils, (
étoit incessamment attach
son col, & qui baignoit
14. Epist. ad Terentiam. 2. ad Quint. frat. L. 1. 3. visage de ses larmes) p
toute succession, que ses m
heurs, l'envie & l'ignom
qu'on attachoit à son nom
partit de Rome sur le mi
comme un fugitif, lui qui
faisoit auparavant le bonhe
la gloire & les délices; &
perfide Clode n'eut pas pl
appris son départ, qu'il le
condamner au bannisseme
& interdire de toutes fo
tions publiques, avec déf
ses à qui que ce fût de

recevoir à deux cens *lieuës* de l'*Italie*. Quel déplorable gouvernement que celui du peuple ! On le corrompt toûjours par argent ; on fait croire tout ce qu'*on veut* à son ignorance, & sa legereté *naturelle* passe en un moment de la reconnoissance à la haine, & de l'adoration au mépris.

Ceux qui sont naturellement bien-faisans, trouvent *des protecteurs chez les plus* barbares : Ciceron ne s'étoit servi de son éloquence & de son crédit, que pour défendre les oprimez, & *il* rencontre dans ses malheurs des amis chez les inconnus, & d'agréables refuges dans les lieux de son exil. Son mérite l'emporte sur les défenses du peuple, tous *les* habitans des lieux où il passe, le reçoivent selon ses

premieres dignitez, il n'y eu que deux anciens amis qui manquerent à ce qu'il esperoit d'eux. Le premier fut C. Virgile Gouverneur de Sicile, qui malgré les bienfaits qu'il avoit reçûs de Ciceron, lui écrivit assez durement de ne point s'approcher de la Sicile ; l'autre étoit un nommé Vibius qui lui avoit de trés-grandes obligations, & qui refusa de le recevoir dans sa maison à Vibone, & la dureté de ces deux amis lui fut aussi sensible que l'ingratitude du peuple Romain. Il alla à Brunduse, où il s'embarqua pour Dyrrachium : il fut visité & regalé de tous les honnêtes gens du pays, & toutes les villes de la Grece lui firent des honneurs à l'envie. Pourquoi faut-il que les grands

hommes soient sujets aux abbattemens du vulgaire, & qu'un Philosophe n'ait pas plus de constance dans l'adversité que les autres hommes? Ses chagrins l'accompagnoient par tout, sa Philosophie l'avoit abandonné en sortant de Rome: quelque bon accueil qu'on lui fist, il étoit plongé dans une tristesse incurable. Xiphilin même nous apprend que cette *tristesse* étoit si publique, qu'un Orateur nommé Libisque, qui avoit fait amitié avec lui à Athenes, composa un livre exprés pour le consoler, & pour être convaincu de son extrême abbattement, il n'y a qu'à voir le livre 14. de ses Epîtres familieres.

Mais les disgraces chez les grands hommes, sont comme les maladies dans un bon

temperamment, elles ont leur période & ne durent pas toûjours. Le temps approche où Ciceron n'en sera que plus cher à la République. Clode pousse son insolence trop loin pour en pouvoir revenir. Il ne se contente pas d'avoir fait bannir si honteusement un grand homme ; il fait brûler ses maisons à la ville & à la campagne, il met ses meubles à l'encan, sans que personne les veuille acheter, & tant de violences le rendent à la fin odieux à tout le monde. Il s'en prend à Pompée même ; l'ingratitude & la cruauté est tout ce qu'on peut esperer des services qu'on rend aux méchans. Pompée reconnoît son injustice, il se résout avec ses amis, de faire revenir cet illustre banni, & ce projet fut si
bien

ien conduit, que malgré la
aine implacable de Clode &
a licence effrenée du peuple,
e Sénat ordonna qu'on ne ter-
nineroit aucune affaire publi-
ue, que le retour de Cice-
on ne fût conclu. Q. Cice-
on, qui avoit toûjours sollicité
our le rapel de son frere,
oulant faire valoir ce decret,
lode souleva le peuple, les
eux partis s'échaufferent, &
 sédition fut si violente, qu'il
 eut deux Tribuns du peu-
le blessez, plusieurs y furent
iez, & Q. Ciceron fut ab-
atu & caché long-temps sous
s morts. Enfin, An. Milon
it le premier qui eut assez
e courage pour mettre la
ain sur Clode, & le tira en
ıstice devant le Sénat; d'un
ıtre côté, Pompée accom-
igné d'un bon nombre de

braves, se transporta dans la place où le peuple étoit encore assemblé, & demanda les suffrages sur le rapel de Ciceron. La premiere inconstance du peuple fut suivie d'une seconde toute contraire, ils n'avoient plus de chef, & sans cela la populace est un corps sans ame, incapable de tout. Le retour de ce grand homme fut arrêté tout d'une voix, avec des acclamations de joye & de loüanges qu'on ne sçauroit exprimer. Le Sénat à l'envi du peuple, ordonna qu'on feroit des remercimens aux Villes qui avoient reçû avec honneur ce proscrit, que ses possessions lui seroient renduës, & que ses maisons brûlées seroient rétablies des deniers publics.

Brut. 3. Ciceron revint donc à Ro-

ie comme en triomphe, &
it porté jusques dans sa fa-
ille sur les bras du peuple:
quelle joye pour lui de re-
rouver son fils, qui avoit fait
lus de progrez en un an,
u'on n'en pouvoit esperer
ans un âge plus avancé des
ieilleurs esprits; car pour sa
mme, il n'en eut pas beau-
oup de satisfaction; mais
ous remettons à le dire dans
a suite, pour ne pas troubler
ci la joye de son retour; il re-
it le lendemain des visites
e toute la ville, monta dans
: Capitolle, & brisa les ta-
les où étoient écrits les ac-
es du Tribunat de son indi-
ne ennemi; ce qui ne fut pas pprouvé de Caton, non qu'il e blamât ces actes: mais par- e qu'il ne jugeoit pas à pro- os que le Sénat annulât tout

Plut. in Vit. Caton.

ce qui avoit été fait dans ce temps-là : d'autant plus que ce qu'avoit fait le même Caton dans l'Isle de Chypre & à Bisance pour la République, étoit inscrit dans ces tables ; & cette entreprise refroidit un peu leur ancienne amitié : car les grands hommes ont rarement de la haine les uns pour les autres, & la réservent toute entiere contre les méchans. Quelque-temps aprés, Milon qui haïssoit Clode autant qu'il le méritoit, & Clode qui regardoit Milon comme son délateur, se battirent. Milon avoit autant de valeur que de qualité; les méchans ne sont braves que par desespoir ; Milon tua ce perfide, & ne laissa pas d'être poursuivi en justice pour cette action : Ciceron fut son Avo-

que cette affaire ſe de-
juger, & ſe plaça dans
ieu le plus éminent; ce
intimida ſi fort Ciceron,
avoit raiſon de craindre
ours quelque changement,
tout le corps lui trembloit
mençant ſon plaidoyer,
eut peine à achever. Ce
pas le ſeul grand hom-
qui *n'ait jamais combattu*
arangué qu'avec crainte;
cette timidité qui vient de
de prudence, rend la va-
ou l'éloquence plus re-
mandable, quand la mê-

ment aprés ; mais Ciceron ne se remit point, il perdit sa cause, quoique ce fût un de ses plus beaux plaidoyers ; car quand Milon lui eut entendu lire, il lui dit : si vous l'aviez recité de cette maniere, j'aurois gagné mon procez : la bonne ou mauvaise déclamation relevant ou faisant tomber d'ordinaire ces sortes d'ouvrages.

Q. Ciceron avoit été nommé par le crédit de son frere Lieutenant de Cesar chez les Gaules, il avoit un fils à peu prés de même âge que le jeune Ciceron, & pendant son séjour en Gaule, le grand Ciceron prit soin de l'éducation de son neveu, & le fit instruire sous ses yeux avec son fils, en sorte qu'il ne dédaignoit pas de leur servir trés-souvent

L. 2. ad Quint. fr. Ep. 13.

e Précepteur ; & jamais homme ne s'aquita de cette fonction si bien que lui. Ces deux enfans se piquant d'émulation avoient autant d'aplication à l'étude que Ciceron prenoit de soin *à les instruire ; parce* qu'il leur rendoit agréable ce qu'il y a dans les écoles le plus rebutant : mais le jeune Quintus ayant pour Précepteur un nommé Paconius fameux *Réthoricien*, s'attacha au genre déclamatoire, qui n'est pas sans doute le meilleur : au lieu que M. Ciceron suivant le genie de Denis son maître & la méthode de son pere, s'étudioit davantage à bien penser qu'à bien dire ; négligeant l'éloquence, quand elle n'alloit pas au vrai, & cherchant moins à plaire qu'à persuader, parce qu'il est inu-

L. 3. ad Quintum fr. Ep. 1. 3.

tile de plaire sans persuader, & qu'il est beaucoup plus avantageux de persuader sans plaire, la force de l'Orateur consistant à nous convaincre des veritez qui nous déplaisent davantage, quoi qu'à la verité sa perfection soit de persuader & de plaire en même-temps.

Ciceron fut mis au nombre des Augures à la place du jeune Crassus qui fut tué chez les Parthes, & c'est pendant l'exercice de cette charge qu'il ne prit pas moins de soin, soit de vive voix, soit par ses écrits, d'instruire ses jeunes disciples, tant de la Religion que des sciences, car jamais Payen n'a mieux raisonné de la Divinité que Ciceron, & n'a été plus persuadé qu'il est absolument necessaire de ranimer

primer même dans les enfans à la mammelle, les étincelles de la Divinité qu'ils ont reçûës en naissant, & de les faire croître dans leur esprit avec *l'âge, par des raisonnements* proportionnez à leurs *lumieres*: tout homme qui *n'a* point de Religion devant être l'execration de la terre, comme il l'est du Ciel. Il fut ensuite envoyé Gouverneur en Cilicie avec *douze mille hommes* de pied, deux mille cinq cens chevaux, & eut son frere, qui étoit de retour des Gaules, pour Lieutenant. Le jeune Ciceron avoit alors douze ans; & ils ne crûrent pas qu'il fût indigne de leur qualité ni contraire à l'aplication de leurs emplois de mener avec eux leurs deux enfans, ainsi que Denys leur Gouver-

L'an d[e] Rome 70[…] L. 5. a[d] Attic. Ep[…] 20. & 2[…]

neur, afin qu'ils pussent s'instruire dans ce voyage des differentes mœurs & des divers interêts des Nations, & apprendre par l'exemple de leurs peres, les devoirs des grands envers le peuple, leurs obligations pour l'Etat, & les vertus qu'ils doivent pratiquer à l'égard d'eux-mêmes.

A peine Ciceron fut-il arrivé en Cilicie, qu'il fut obligé de faire la guerre aux rebelles, qui se trouvoient dans son gouvernement & aux environs, & dans laquelle nos deux jeunes Seigneurs se signalerent en qualité de volontaires. Voici la relation de ce que Ciceron y fit, décrite par lui-même, elle est tirée d'une lettre qu'il écrivit de Cilicie à Caton, pour obtenir du Sénat en sa faveur les hon-

neurs dûs à ses victoires.

Etant arrivé dans mon gouvernement le dernier Juillet, & la saison avancée m'obligeant d'aller aussi-tôt à l'armée, je demeurai deux jours à Laodicée, quatre à Apamée, trois à Synnades, & autant à Philomele. Dans toutes ces Villes je fis assembler les habitans, j'entendis leurs plaintes avec beaucoup de douceur, & je les soulageai des plus onereux tributs, j'y condamnai les usures qui s'y étoient faites, & je déchargeai plusieurs Communautez & beaucoup de particuliers de certaines dettes injustes que les plus forts avoient fait contracter aux plus foibles dans la misere des temps : mais j'apris à mon arrivée que l'armée Romaine étoit entie-

E. Fa. L. Epi

„ rement dissipée, que cinq Co-
„ hortes sans aucuns comman-
„ dans, avoient pris d'elles-mê-
„ mes leurs quartiers d'hyver à
„ Philomele, & que le reste des
„ troupes étoit dispersé çà &
„ là dans la Licaonie. J'en-
„ voyai *M.* Anneïus l'un de mes
„ Lieutenans pour la rassem-
„ bler, avec ordre de la faire
„ camper en Licaonie devant
„ Icone. J'arrivai au camp le
„ 26. Août, aprés avoir délivré
„ des commissions pour lever
„ des soldats en vertu du decret
„ du Sénat, & avoir amassé un
„ assez gros corps de Cavalerie,
„ & beaucoup de volontaires,
„ que j'avois obtenus des peu-
„ ples libres, & des Rois nos
„ alliez. Je fis la revûë de mon
„ armée, & l'ayant fait mar-
„ cher vers la Cilicie pour af-
„ fermir la paix & la tranqui-

lité dans mon gouvernement, «
les Ambassadeurs du Roy de «
Comagene vinrent m'apporter «
des nouvelles assez confuses, «
mais trop véritables de l'in- «
vasion des Parthes dans la «
Syrie, ce qui me fit craindre, «
tant pour cette Province que «
pour celle de mon départe- «
ment, & même pour toute «
l'Asie. «

Je fis donc marcher mon «
armée vers la frontiere de la «
Capadoce, qui touche la «
Cilicie, afin d'être en état de «
défendre l'une & l'autre, ce «
que je n'aurois pû faire, me «
renfermant dans la Cilicie, «
que son assiette défend d'un «
côté par le mont Amanus, «
& de l'autre par des détroits «
trés-faciles à garder : la Ca- «
padoce au contraire est toute «
à découvert du côté de la Sy- «

» rie, & les Rois voisins qui
» pourroient en défendre le pas-
» sage, n'osoient se déclarer
» contre les Parthes; quoi qu'ils
» soient véritablement de nos
» amis; ainsi je campay à Cy-
» bistre, ville située au bout de
» la Capadoce, assez proche du
» mont Taurus, pour garder la
» Cilicie, & pour empêcher les
» entreprises qu'auroient pû
» faire les voisins, si je ne m'é-
» tois rendu maître de la Ca-
» padoce. Dejotare Roy de la
» Galatie vôtre ancien ami, le
» mien & celui du Sénat & du
» peuple Romain, connoissant
» mon embarras, m'envoya des
» Ambassadeurs pour m'assurer
» qu'il se rendroit incessamment
» à la tête de ses troupes dans
» mon camp. En attendant,
» pendant les cinq jours que je
» restay à Cybistre, je délivrai

riobarſane Roy de Capado- "
e vôtre ami, comme *celui* du "
énat, d'une conjuration qu'on "
amoit contre lui, ſans qu'il "
penſât, je le rétablis dans "
oute ſon autorité, ſans coup "
rir, & je remis en grace "
etras & Athenée que vous "
'aviez recommandez en par- "
nt, & qui avoient été exi- "
z par la méchanceté d'A- "
ienaïs: cependant il ſe prépa- "
oit *une grande & preſqu'iné-* "
table guerre en Capadoce. "
e Pontif de Comanes jeune "
omme aſſez turbulent, étoit "
ûtenu d'une *bonne Cavale-* "
e, d'une forte Infanterie & "
une multitude de mécon- "
ns, qui ne cherchoient qu'à "
iettre le deſordre & la guer- "
e par tout. Je le fis par "
dreſſe & par brigues, ſortir "
u *Royaume*, & *je* fis com- "

» prendre ensuite à la Cour,
» qu'étant fortifiée de ma pre-
» sence, il n'étoit pas besoin
» d'en venir aux mains.
» Les Parthes malgré mes
» précautions ne s'endormoient
» pas, j'apris que s'étant joints
» à un gros d'Arabes, ils s'a-
» vançoient vers Antioche, &
» qu'un parti considerable de
» leur Cavalerie ayant passé en
» Cilicie, avoit été taillé en
» pieces par ma Cavalerie, &
» par la Cohorte Pretorienne
» qui étoit en garnison à Epi-
» phanée, ce qui ne les empê-
» cha pas de faire quelques
» mouvemens vers la Cilicie.
» J'allay en diligence à leur
» rencontre vers le mont Ama-
» nus, mais au bruit de ma
» marche, ils s'étoient retirez
» d'Antioche, & Bibulus en
» étoit maître avec une forte

garnison, ce qui m'obligea de "
mander à Dejotare, qui me "
venoit joindre avec toutes ses "
troupes, qu'il demeurât en "
Galatie, & que j'aurois re- "
cours à son affection dans le "
besoin. "

Les armes des étrangers ne "
pouvant si-tôt nous nuire, je "
voulus executer un projet que "
j'avois conçû auparavant, pour "
dompter les ennemis domesti- "
ques qui étoient autour du "
mont Amanus; & pour cela "
je feignis de quitter le païs, "
& d'aller dans les lieux de la "
Cilicie plus éloignez. En effet, "
m'en étant éloigné d'une jour- "
née, & ayant campé à Epi- "
phanée, je retournai sur mes "
pas le 12. d'Octobre sur le soir, "
& fis tant de diligence toute "
la nuit, ayant laissé mon ba- "
gage en sûre garde, que je me "

» trouvay sur le Mont Amanus
» le 13. à la pointe du jour. Là
» ayant partagé mon armée en
» trois corps, je me mis à la
» tête du premier avec mon
» frere Quintus. Ca. Pontinus
» commandoit l'autre, & le der-
» nier étoit conduit par M.
» Anneius, & par L. Tullius,
» tous mes Lieutenans; nous sur-
» prîmes si fort les ennemis par
» la diligence de nôtre contre-
» marche, que la plûpart fu-
» rent tuez, ne trouvant point
» de chemin ouvert à la fuite;
» nous prîmes Eiane Capitale du
» Mont Amanus, & quoique
» simple bourgade, mieux for-
» tifiée que beaucoup de places
» de guerre. Pontinus attaché
» à l'attaque de Sepire, & de
» Commoris avant le jour jus-
» qu'à quatre heures aprés midi,
» les enleva malgré la forte ré-

iſtance des aſſieg[illegible]. Nous "
›rîmes ſix Forts & en brûlâ- "
nes davantage : aprés quoy "
ıous campâmes quatre iours "
ıux Autels d'Alexandre, pen- "
lant leſquels nous netoyâmes "
a montagne de tous les bri- "
;ands, & ravageâmes les ter- "
es qui ſont du côté de ma "
'rovince, & qui en ſont mê- "
ne partie. "
Cette guerre ainſi terminée, "
'amenay mon armée à Pin- "
łéniſſe ville des francs Cili- "
:iens, ſituée en un lieu émi- "
ıent, fort de ſon aſſiette, & "
empli d'habitans toûjours re- "
›elles à leurs Rois, & de tous "
es criminels des environs qui "
'y refugioient pour éviter les "
upplices. Ils attendoient avec "
mpatience les Parthes, & je "
:rus devoir reprimer leur au- "
łace, afin d'ôter toute eſpe- "

» rance [illegible] autres qui «
» mal-intentionnez pour
» J'ouvris la tranchée, fis
» des forts & des lignes,
» prochay les machine
» guerre pour les battre ; j
» mis en tête des troupes
» chers ; je prodiguay mes
» nes & mes travaux ,
» épargner celles des Allie
» j'en vins enfin à bou
» moins de deux mois. D
» te que toutes leurs dé
» étant forcées, & la plus
» de partie de leur ville
» lée, ils tomberent sou
» puissance, & que les Tib
» leurs voisins me donneren
» ôtages ; aprés quoi j'env
» mon armée dans les qua
» d'hyver que je choisis
» les places conquises, &
» je donnay le commande
» à mon frere Quintus, &c.

Il est vray, que Ciceron se comporta si genereusement & i prudemment dans cette guerre, qu'il fut déclaré par oute l'armée *Imperator*, c'est-a-dire generalissime & vainqueur. Caton, dans la lettre qu'il lui écrivit pour réponse à elle que nous venons de voir, a lui adresse sous cette qualité, avec toute l'amitié, toute estime & toutes les loüanges ue Ciceron méritoit. Il lui mande que le Sénat a ordonné es prieres publiques en actions de graces de ses victoies, ce qui ne se faisoit que ans les actions les plus éclatantes, & qui méritoient le triomphe. Le fils de Dejotaus, qui avoit servi volontaire ans cette guerre avec les eux jeunes Cicerons, les mmena en Galatie; où ils

» rance [illegible] autres qui étoient
» mal-intentionnez pour nous.
» J'ouvris la tranchée, fis faire
» des forts & des lignes, j'ap-
» prochay les machines de
» guerre pour les battre; je les
» mis en tête des troupes d'ar-
» chers; je prodiguay mes pei-
» nes & mes travaux, pour
» épargner celles des Alliez, &
» j'en vins enfin à bout en
» moins de deux mois. De sor-
» te que toutes leurs défenses
» étant forcées, & la plus gran-
» de partie de leur ville brû-
» lée, ils tomberent sous ma
» puissance, & que les Tiboréens
» leurs voisins me donnerent des
» ôtages; aprés quoi j'envoyay
» mon armée dans les quartiers
» d'hyver que je choisis dans
» les places conquises, & dont
» je donnay le commandement
» à mon frere Quintus, &c.

Il est vray, que Ciceron se
mporta si genereusement &
prudemment dans cette
erre, qu'il fut déclaré par
ute l'armée *Imperator*, c'est
dire generalissime & vain-
ieur. Caton, dans la lettre *Epist. Famil. L. 15 Ep. 5.*
l'il lui écrivit pour réponse à
lle que nous venons de voir,
lui adresse sous cette qua-
é, avec toute l'amitié, toute
stime & toutes les loüanges
e Ciceron méritoit. Il lui
unde que le Sénat a ordonné
s prieres publiques en ac-
ns de graces de ses victoi-
:, ce qui ne se faisoit que
ns les actions les plus écla-
ites, & qui méritoient le
omphe. Le fils de Dejota- *Ad Attic. L. 5. Ep. 17.*
;, qui avoit servi volontaire
ns cette guerre avec les
ux jeunes Cicerons, les
mena en Galatie; où ils

furent traitez en Princes
les simples Sénateurs Ro
s'égaloient aux Rois. Le
de Galatie fit tout ce
put pour les y bien rec
& pour leur faire
agréablement une part
l'hyver ; pendant que Ci
rétablissoit le bon ordre
tous les Etats de son go
nement sans résistanc
presque sans contestatio
Aussi ne se servoit-il p
Plutar. in Ciceron. pouvoir de ses comm
pour faire le petit tyra
ne faisoit point sa cour a
nat en grossissant les reve
l'Etat par des exactions
stes, il ne favorisoit po
brigandage de ceux qu
noient recouvrer les taxe
imposer les tributs, qu'il a
le publicains : comme le
judications étoient faite

trigues, les superieurs ou les
balternes n'en tiroient au-
ins avantages indirects, &
ut le profit en revenoit de
:t à l'Etat ; ne recevant de
:nsions d'aucunes compa-
ries ou *societez*, il n'en fai-
it point aux Commis *de la*
épublique, refusant égale-
ent les presens des particu-
ers, ceux des Villes, les gra-
fications des Communautez,
: même le vin & les festins
:coûtumez, qui passoient
ur des droits anexez au
ouvernement. *Jamais portier*,
it *Plutarque*, *ne s'est enri-*
hi à refuser sa porte aux
iens; jamais aucun des Of-
ciers de sa maison n'a pro-
té du libre accez qu'il y don-
oit à tout le monde, & ja-
iais Secretaire ou Intendant
'a eu la hardiesse de tirer de

grosses sommes des ext
parce qu'il les faisoit lu
me sans délay, & sans p
lité. Content de ses app
mens & de son bien pa
nial, il les menageoit
une si sage œconomie, c
les Officiers de sa mais
s'enrichissoient point
tromper, il ne se rüinoi
aussi dans des superfluite
travagantes, & tenant
table aussi bien servie & r
reglée qu'aucun de ses p
cesseurs, il y recevoit a
blement tout ce qu'il y
d'honnêtes gens, habita
étrangers des villes où
journoit.

Au lieu, dit Plutarqu
passer les nuits au jeu, a
ou à la débauche, il éto
gulier dans son travail,
ses divertissemens & da
re

repos ; & *bien loin* que les fatigues de la nuit le retinssent au lit toute la matinée, jamais audiance ne fut refusée le matin chez lui ; jamais les plus vigilans ne le trouverent couché : *toûjours levé dés la* pointe du jour, il donnoit ses audiances, non en robbe de chambre, & pour un instant : mais dans une gravité & dans une douceur qui laissoit le loisir & la liberté à chacun de lui expliquer son droit, sans se départir du respect & de la retenuë qu'on devoit avoir pour sa dignité. *Aussi remarque*-t-on, que bien different de son frere, il ne fit jamais punir personne corporellement ; jamais il ne dit d'injures aux plus méprisables, trés-rarement condamnoit-il à l'amende ou à des réparations hon-

teuses ; & comme plusieurs particuliers avoient usurpé des biens aux villes ou aux Communautez, il les leur fit restituer, plûtôt par des ménagements de douceur que par les rigueurs de la justice.

L. 5. ad Attic. Ep. 18.

Voilà les exemples que M. T. Ciceron donnoit à son fils, ausquels il joignoit de fréquentes & solides instructions. Il alla tenir les Etats à Laodicée ; où les jeunes Cicerons croissant en vertus, à mesure qu'ils croissoient en âge, & s'étudiant à se faire voir aux yeux de toute l'Asie dignes du nom qu'ils portoient, ils faisoient les délices & l'amour des grands & du peuple : mais sur tout les loüanges & les applaudissemens qu'on donnoit aux vertus du pere, étoient de puissans éguillons sur l'esprit

du fils : car la difference qu'il y avoit entre ces cousins, c'est que dans la glorieuse carriere où ils entroient tous deux, l'un sembloit avoir besoin d'un frein, & l'autre d'un éperon, le *fils de Ciceron l'aîné* marquant beaucoup plus de vivacité & de penetration que le fils de Quintus. Denis donnoit tous ses soins à leur éducation : mais soit qu'il leur fût un peu trop severe, soit que la jeunesse applaudie devienne impatiente du joug, ils se plaignirent qu'il étoit sujet à des emportemens *insupportables* contre eux ; & Ciceron, qui panchoit plûtôt du côté de la severité que de la douceur pour les enfans, écrit à Atticus qu'il n'avoit jamais connu un homme plus sçavant & plus pieux que *Denys ; il leur fit*

Ad Attic. L. 6. Ep. 1. in medio. L. 7. Ep. 4. in initio. cependant changer leurs études en des occupations plus agréables, comme les Matematiques & la lecture de l'histoire Grecque, interrompuë par des réflexions divertissantes & utiles, & sur tout par les principes du grand art de la guerre, ce qui fut cause que Ciceron congedia ce sçavant; & dans la lettre qu'il lui donna pour Atticus son ami, il le louë avec tant d'excez, qu'il eut tout lieu de s'en repentir; car ils se broüillerent dans la suite, & la fortune ayant rendu Denys insolent, il oublia les obligations qu'il avoit à Ciceron, quoique Ciceron se souvinst toûjours qu'il lui étoit redevable en partie de la belle éducation de son fils, & qu'il lui recommandât souvent de n'en ja-

Ad Attic. L. 8. Ep. 4. 5.
Ad Attic. L. 9. 14.
Ad Attic. L. 8. Ep. 10.

mais perdre *la mémoire*.

Pendant que Ciceron commandoit en Cilicie, il eut nouvelle des differents qui étoient entre Cesar & Pompée : il prévit qu'il s'allumeroit *bien-tôt une guerre civile*, qui feroit changer de face à l'Etat, & qui déconcerteroit les mesures des plus sages : Ces deux freres connurent bien que tous les projets qu'ils avoient formez pour l'établissement de leurs enfans seroient dissipez. Cette guerre funeste arriva, & Ciceron quoique Gouverneur *d'une importante Province*, quoique General d'une armée victorieuse, se vit tremblant pour lui-même, chancelant sur le parti qu'il devoit embrasser, & sur les mesures qu'il pourroit prendre pour *sa sureté ; incertain s'il*

ron fût résolu de passer à Athenes le temps malheureux de cette guerre civile, pour ne prendre aucun parti, son fils qui ne respiroit que les occasions de signaler sa valeur, le fit résoudre à suivre le parti de Pompée qui paroissoit le plus juste : ce dessein ne fut pas plûtôt formé, qu'il fut sçû de tous les Romains. Les uns écrivoient à Ciceron pour l'y confirmer ; les autres pour l'en détourner : Antoine même fut un de ceux qui lui écrivit avec plus de force & d'amitié pour lui faire abandonner ce dessein ; Pompée lui fait mille instances, & le prie de le venir trouver. Cesar n'osant entreprendre de l'attirer à son parti, le prie par des lettres trés-honnêtes de demeurer neutre. Cœlius au

Ad Attic. L. 7. Ep. 1.

Ad Attic. L. 10. Ep. 8. 9. 11. 14.

Ad Attic. L. 8. Ep. 12. 14.

Ad Attic. L 7. Ep.

nom de tous ses amis lui fait la même priere ; enfin tous ses amis & ses ennemis presens le gardoient à vûë pour l'empêcher d'entreprendre ce voyage ; & malgré tout cela, dés que Cesar fut parti pour l'Espagne, Ciceron s'embarqua avec son fils pour executer un si dangereux dessein.

5. 12. 18. L. 8. Ep. 3.

Pompée & toute son armée rendirent à ces deux grands hommes tous les honneurs qui étoient dûs à leur mérite, à leur courage, & à la dignité de leurs emplois ; qualitez qui entraînent naturellement l'inclination des soldats. Pompée les regarda tous deux d'abord comme fort utiles à son parti ; le pere, parce qu'il avoit beaucoup de crédit sur les plus puissans de la République, & sur les Princes étrangers ; le

fils, parce qu'il avoit signalé sa conduite & sa valeur dans l'Asie; ensorte que Pompée retenant auprés de sa personne Ciceron le pere pour le Conseil, donna à son fils le commandement de l'aîle gauche de son armée. Et voici ce
l. Of- que ce sage pere lui dit en
c. 64. cette occasion pour régle de sa conduite. „ Rien ne rend la „ jeunesse des personnes de „ qualité si recommandable „ que la gloire qu'ils acquierent „ dans la profession des Armes. „ Plusieurs de vos ancêtres, „ mon fils, se sont signalez dans „ les guerres qui ont élevé la „ grandeur Romaine au plus „ haut point. En voici une, dans „ laquelle le parti le plus heu„ reux, quoique le plus injuste, „ tend à détruire & la gran„ deur & la liberté de Rome;

lorſque le parti contraire ex- «
poſe ſa vie & ſes biens pour «
la ſoûtenir. Nous avions le «
choix des deux partis ; mais «
il eſt d'un grand cœur de ſe «
ranger du côté le plus juſte, «
quoique le moins fort. Nous «
avons donc choiſi le parti de «
Pompée, qui prend l'interêt «
de la République, à laquelle «
nous ſommes redevables de «
nos biens & de nos vies. Ain- «
ſi, mon fils, Pompée vous don- «
nant le commandement de «
ſon aîle gauche, vous a don- «
né la plus haute marque d'eſ- «
time qu'on puiſſe accorder à «
la plus rare valeur. Il faut «
tout ſacrifier à cette eſtime ; «
veilles, ſoins, fatigues, tra- «
vaux, vôtre ſang & vôtre vie ; «
puiſque le ſalut de la Répu- «
blique dépend de vôtre vie, «
comme vôtre vie dépend du «

„ salut de la République, &
„ que l'une ne sçauroit se soutenir, si l'autre succombe sous
„ la tyrannie.

Ciceron le fils n'avoit alors que dix-sept ans, & Pompée ne manquoit pas de chefs plus experimentez ; mais ce jeune homme s'étoit déja fait un si grand nom, que ce choix fut generalement approuvé de toute l'armée ; cependant, quoique Caton fût le premier de ce parti & intime ami de Pompée, il n'approuva pas que Ciceron se fût déclaré pour lui, dit Plutarque, & il lui remontra confidemment que quant à lui, l'interêt de la République l'avoit dés le commencement lié à Pompée, qu'il ne pouvoit plus quitter avec honneur : mais qu'il n'en étoit pas de même de Cice-

n ; parce qu'étant demeuré
utre jusqu'alors, il auroit
aucoup mieux fait pour son
opre interêt, & pour le bien
: l'Etat, de ne prendre aucun
: ces deux partis. Ciceron
t *touché* de ce discours :
ais comme un premier faux
s nous jette d'ordinaire dans
s démarches plus dangereu-
i, & que ne suivre un bon
onseil qu'à moitié est souvent
us périlleux, que de le re-
:ter tout-à-fait, Ciceron le
re ne joüa pas un beau
le sur cette scene. Il se re-
ntoit, dit *Plutarque*, d'a-
ir suivi Pompée, & le fai-
t connoître ouvertement, il
itiquoit les projets & les dé-
berations du Conseil de
ierre, & donnoit toûjours
lon son humeur, quelque
ait de satyre, qui faisoit

dence, dompter la volonté des jeunes gens, les exercer dans le travail, & les accoûtumer de bonne heure aux fatigues de l'esprit & du corps; afin qu'ils ne soient point surpris dans les grandes occasions, où ils sont obligez de paroître par la suite. Le jeune Q. Ciceron embrassa le parti de Cesar, moins dans le dessein de se signaler à la guerre, que pour se soustraire à l'autorité de ses parens. Il écrivit à Cesar, il se joignit à Hirtius, & ils en furent tous deux reçus avec joye. Q. Ciceron de son côté, voyant que le parti que son frere avoit épousé s'affoiblissoit de jour en jour, rompit avec son frere pour se rendre agréable à Cesar; de sorte qu'on disoit que c'étoit Q. Ciceron qui avoit envoyé son fils

L. 1. de Offic. in medio.

L. 10. ad Attic. Ep. 4.

n étoit d'un naturel doux
emperé, & sa prudence
faisoit toûjours choisir le
leur parti : Son cousin étoit
& emporté, & prenoit
volontiers le mauvais que
on : s'il y avoit quelque
rence dans l'éducation,
que Quintus Ciceron son
l'avoit trop abandonné à
temperamment, & avoit
our sa jeunesse une indul-
e qui est souvent cause
a perte des enfans, & de
ouleur des peres ; au lieu
M. T. Ciceron avec beau-
p de tendresse, avoit une
severité pour ses enfans,
ne leur permettoit jamais
ortir de leur devoir, ni de
elâcher de leurs exercices;
il tenoit pour maxime
stance, qu'il faut impi-
iblement, mais avec pru-

neveu à Ephese, & lui a
demandé des nouvelles d
cher oncle, le jeune Qu
lui répondit, que bien loi
lui être cher, il lui étoit od
lui montra un *libelle* qu'il
composé contre lui & co
son fils pour le present
Cesar, & Quintus le
avec plus de moderatio
lui témoigna pas moins
haine pour ces deux gr
hommes.

Comme rien n'afflige
un bon cœur, que d'être
cusé injustement par l'ing
tude de ses plus proches,
ceron fut plus abbattu des
lomnies de son frere & de
neveu, que de tous les au
accidents que cette fun
guerre traînoit aprés elle.
ne sçauroit revenir de
étourdissement, & il est

le ces calomnies, &
: de l'indifference de
, qu'étant à Dyrra- *Plutar. in vit. Ciceron.*
prés sa défaite dans la
le Pharsalle, où Cice- *L'an de Rome 716*
pere ne s'étoit point
à cause d'une mala-
able ou feinte, Caton
t offert, comme à un
consulaire, le com-
ent de deux armées
nsidérables sur mer &
, qu'il avoit ramassées
ris de cette défaite,
le refusa, en disant,
vouloit plus du tout
de cette guerre ; ce
si fort le jeune Pom-
ses amis qui étoient
qu'ils tirerent l'épée
& que sans le res-
ls portoient à Caton,
onsideration qu'ils a-
our Ciceron le fils, le

pere auroit couru hasard de sa vie : mais s'il étoit embarrassé de son sort, le destin de son fils l'inquiétoit encore davantage ; & si d'un côté la tendresse & le beau naturel de ce cher fils le consoloit, il étoit d'un autre côté penetré de douleur, de voir que tant de rares qualitez qu'il avoit cultivées avec soin, & vû croître avec plaisir, & sur lesquelles il avoit fondé de si hauts projets pour son établissement, seroient peut-être causes de sa perte. Dans ces perplexitez, il eut nouvelle que Cesar victorieux revenoit d'Egypte : mais il ne sçavoit s'il devoit l'attendre à Brundusе, où il étoit alors, ou s'il envoyeroit son fils avec Salluste au-devant de ce conquerant, pour se justifier de tout ce

qu'on leur imputoit ; il se résout de l'attendre : mais il change bien-tôt aprés de sentiment. Cette justification n'étoit pas facile. Il avoit d'abord refusé d'entrer dans le parti de Cesar, il avoit ensuite embrassé celui de Pompée ; son fils avoit eu les principaux emplois dans son armée. Les deux ingrats Cicerons avoient envenimé l'esprit du vainqueur : mais les amis qu'il avoit encore auprés de Cesar le sollicitoient par leurs lettres d'obeïr au temps, à la fortune, au vainqueur, & de suivre de bonne grace le plus heureux parti, auquel il seroit toûjours contraint de se soûmettre, l'assurant d'ailleurs que ce genereux ennemi le recevroit mieux qu'il n'esperoit. Enfin, il se résolut d'aller

Epist. Famil. L. 14. Ep. 11. ad Terentiam.

Epist. 15.

avec son fils implorer la clemence de Cesar. Telle est la vicissitude des choses d'ici-bas, elle se jouë également de la prudence & de la fermeté des plus grands hommes; & telle est aussi la vanité des plus sages, qui pour s'indemniser de ces revers outrageants, attribuent en eux-mêmes à une prudente politique des changemens qu'ils attribueroient dans les autres à la legereté: au lieu de convenir de bonne foy, que la prudence humaine est bien-tôt vaincuë, quand il plaît à la fortune de la combattre. Nos deux Cicerons allerent à Tarente au-devant de Cesar, qui descendit de cheval aussi-tôt qu'il les vit venir à lui, les embrassa tendrement, les entretint de ses affaires avec une pleine confian-
ce,

ne, & fit une reconciliation sincere avec Ciceron, de qui il connoissoit mieux la force que Ciceron ne la connoissoit, & qui dans son malheur lui paroissoit plus redoutable, qu'il ne redoutoit lui-même Cesar. Il fit même peu de temps aprés, dit Plutarque, l'éloge de Ciceron dans un livre qu'il composa contre Caton, & l'on rapporte qu'étant arrivez à Rome, Ciceron ayant entrepris avec la permission de Cesar, de plaider pour un Officier nommé Ligarius, accusé d'avoir porté indûment les armes contre lui, Cesar dit à ses amis qui étoient auteur de lui : J'ai bien voulu laisser plaider Ciceron, parce que je prens toûjours beaucoup de plaisir à l'entendre, & qu'il y a long-temps que je

Plutar. in vit. Ciceron.

ne l'ai oüi : mais pour Ligarius, il est déja condamné dans mon esprit, comme un perfide & comme un de mes plus mortels ennemis. Cependant, on remarqua, malgré cette prévention dans un esprit fort, qu'aussi-tôt que Ciceron fut entré en matiere, Cesar s'émut, les changemens de son visage faisant paroître les mouvemens de son cœur, & sur tout que quand ce grand Orateur vint à toucher la bataille de Pharsalle, Cesar tressaillit à diverses reprises, que les papiers qu'il tenoit tomberent de ses mains, & qu'il fut contraint malgré sa haine, & contre son propre interêt, d'absoudre Ligarius, ayant entendu ce plaidoyer. Qu'on dise aprés cela que l'éloquence n'a de force que sur les sots, &

e ceux qui persuadent le eux, sont trés-difficiles à rsuader.

Alors Cesar se fit élire ctateur pour la troisiéme s, & partit ensuite pour dé. iire les restes de Pharsalle, i lui donnoient encore quel- e crainte. Pendant qu'il va Afrique, qu'il défait Sci- n, prend la ville d'Utique toute la Numidie, les deux cerons vivent comme des sonnes privées en Italie : le 'e se retire à la campagne ır cultiver ses jardins ; le s'exerce dans Rome à en- tenir ses amis, & à en faire nouveaux, qui tous vont sou- ıt rendre visite à l'illustre taire, lequel s'apliquant en- ement à la Philosophie, & t belles lettres, en com- niquoit de grands avanta-

L. 12. ad Attic. L. 1. de Natura Deo-

rum. L. ges à son fils, & à tous ceux
2. & 3. de qui vouloient l'entendre : ces
Offic. deux grands hommes ne se mêlant des affaires publiques, que pour empêcher autant qu'ils pouvoient les seditieux ; & pour donner toûjours des conseils de paix à tous ceux qui venoient les consulter ; tantôt ils étoient à Tusculum ou Tivoly, petite ville du Latium à douze lieuës de Rome, située sur une colline fort élevée, & auprés laquelle étoit cette maison de Ciceron ; c'est à present Fresquaty : & tantôt à Arpinum, où Marc Ciceron avoit reçû la robbe virile avant
L. 13. la guerre, & où il fut fait
Epist. 12. alors Edile conjointement avec
ad D.
Brutum. son oncle Quintus ; car Cesar, en se reconciliant avec les Cicerons, avoit reconcilié les Cicerons ensemble : l'amitié na-

turelle qui eſt entre les parens étant trés-facile à ranimer, & un bon frere devant toûjours être prêt à pardonner à ſon frere qui ſe repent,

Juſqu'ici nous avons vû le grand Ciceron, ou le foudre de l'éloquence en main, ou revétu de la robe conſulaire, ou bien armé d'une cuiraſſe, ou élevé dans une chaire régentant les Philoſophes. Voyons-le un peu à preſent en déshabillé; auſſi-bien il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens comme les Peintres, nous laiſſaſſent les portraits de leurs Heros, tantôt avec de legeres draperies, pour nous en faire remarquer les ſituations, tantôt en robbe de chambre, pour les expoſer ſans fard & ſans ornemens à nos yeux, & tantôt à demi nus; afin qu'on

en découvrît les défauts ; car tel paroît un Heros dans le public, un esprit fort dans son cabinet, tel persuade ce que bon lui semble à ses auditeurs, qui est plus foible qu'une femme dans *sa famille*, qui ne sçait pas se faire obéïr de ses domestiques, & qui se rend l'esclave de ses passions. Tel étoit Ciceron, si nous l'examinons dans sa maison, & a toûjours passé cependant pour un grand homme ; parce que de toutes les choses d'ici-bas, les plus parfaites sont celles qui ont le moins de défauts, qu'il n'est rien sous le ciel d'accompli ; & que ce qu'on appelle un Heros, est celui qui a plus de bonnes qualitez que de méchantes, ou du moins celui dont les bonnes qualitez sont utiles au public, & dont

s méchantes ne nuisent qu'à ui ; ses flateurs, ou lui-même yant autant de soin de cacher les dernieres que d'affectation pour étaler les autres. On reproche à Ciceron, que omme il étoit fort avide de oüanges, il s'encensoit lui-mêne à tout propos : mais si l'on xamine bien les endroits de s écrits, qui ont servi de ondement à ce reproche, on rouvera que c'est, ou en parant à son fils, auquel il étoit bligé de se proposer pour xemple par ses plus beaux ndroits, ou en parlant à des ngrats qu'il étoit contraint de aire ressouvenir de tout ce u'il avoit fait pour eux de lus mémorable : il n'en est as de même de ces pointes iquantes qu'il affectoit en oute occasion, & contre ses

meilleurs amis. Il est vrai q
l'envie de dire un bon m
n'est que trop dominante ch
les beaux esprits ; & tel a
meroit mieux perdre son mei
leur ami, qu'une pensée bri
lante ou quelque jeu de mot
dont il s'applaudit ; Cicero
étoit de ce caractere, qui n'e
excusable qu'en se défendan
& qui marque en attaquant
plus de malignité que d'esprit
& moins d'estime pour les au
tres que de bonne opinion d
soi-même. Voilà les défaut
de son esprit ; voyons ceux d
sa conduite.

Il n'étoit pas naturellemen
brave, au contraire foible &
timide, les difficultez le rebu
toient, le moindre danger l'a
larmoit, & la Philosophie
dont il a fait l'étude de tout
sa vie, l'abandonnoit au besoin.
Nous

Nous avons dit que Terentia sa femme étoit fort hautaine, & il avoit eu tant de molles complaisances pour elle, qu'elle le méprisoit, au point de le faire manquer de tout, l'ayant laissé partir sans argent, lors qu'il fuyoit la persecution de Clode, ne lui ayant envoyé aucun secours ni consolation dans son exil. Elle ne vint pas même au-devant de lui à son retour; & lorsque sa fille entreprit d'aller le trouver à Brunduse, elle la laissa partir sans argent, sans équipage, sans suite. Et qui pis est, c'est que quand il revint de cet exil, il trouva sa maison dépourvûë de tout, & chargée de dettes. Au moins, dit Plutarque, sont-ce les raisons qu'il allégua pour prétexter un divorce dans la

suite ; car Terentia soûtenoit que toutes ces accusations étoient fausses, & lui-même reconnoît avec éloge, & de la maniere du monde la plus tendre, la vertu, la constance & la fidelité de Terentia, dans le quatorziéme livre de ses Epîtres familieres. Aussi disoit-elle, que le véritable motif du divorce qu'il demandoit étoit l'amour déreglé qu'il avoit pour une belle & riche personne qui se nommoit Publia ; Tyron, l'un de ses affranchis, disoit que son maître ne recherchoit ce second mariage, que parce qu'il s'étoit rüiné dans ses emplois, & que cette jeune personne lui apporteroit de grands biens : mais disons le vray, quand l'avarice se joint à l'amour dans un vieillard, il

Ep. 1. 2. 3. 4.

ait d'autant plus de desor.
lres, que l'interêt lui servant
le prétexte & d'aliment, il
léguise un amour trop honteux
our ceux de son âge, sous le
notif de l'interêt, qui est
noins condamnable & plus or-
linaire dans la vieillesse. Peu
le temps aprés qu'il eut ré-
udié sa femme, avec laquelle
l avoit vieilli, pour épouser
ıne jeune personne si dispropor-
ionnée à son âge, sa fille mou-
ut en travail d'enfant, & ce
endre pere suporta si impa-
iemment cette perte, mal-
gré toute sa Philosophie, qu'il
épudia sa seconde femme;
arce que, disoit-il, elle
ıvoit paru joyeuse de la mort
le sa fille. N'étoit-ce point
plûtôt par inconstance? & tant
le foiblesses, des variations si
ıonteuses, peuvent-elles tom-

ber dans un si grand homme? Mais reprenons le fil de nôtre Histoire au point où nous en sommes demeurez pour faire cette digression si nécessaire.

César étoit retourné à Rome, triomphant & croyant avoir éteint les restes de la guerre civile, lors qu'il apprit que Ca. Pompée fils du grand Pompée, aprés avoir fui d'Afrique, s'étoit jetté dans l'Espagne, y avoit pris plusieurs villes & ravageoit tout le païs de ceux qui ne vouloient pas se rendre alors; les Ambassadeurs de ces Provinces suivirent de prés cette nouvelle à Rome, & vinrent demander secours à Cesar, qui étoit désigné Dictateur & Consul pour la quatriéme fois. On recommence de grands aprêts de guerre, on leve des troupes en

Hirtius de bello Hispanico.

L. 12. ad Attic. Epist. 8 9.

Italie, César se prepare à partir, le jeune Ciceron qui avoit alors environ dix-neuf ans, s'ennuyant d'une vie oisive, & cherchant à se signaler dans les dangers, comme il l'avoit déja fait, voulut aller à cette guerre : mais ce voyage demandoit de mûres reflexions ; & voici ce que son pere répond à leur ami Atticus, qui lui en avoit écrit.
« A l'égard du dessein de mon fils, dont vous m'avez fait les premieres ouvertures, j'en ai amplement conferé avec lui. Cette proposition se réduit à deux chefs ; au voyage d'Espagne, & à ce que je lui donneray pour le faire. Quant à ma liberalité, je lui ai dit que je ne le traiterois pas autrement que Publius, & que je lui donnerois autant que

„ Flavien donne à Lentulus son
„ fils. Touchant le voyage, je lui
„ ai fait deux objections, & je
„ vous les fais aussi : la premiere,
„ que je crains qu'on ne nous blâ-
„ me, si aprés être sortis de l'ar-
„ mée de Pompée, nous entrons
„ dans celle de son enne-
„ mi ; la seconde, qu'il pourra se
„ chagriner, si mon frere qui a
„ toûjours suivi Cesar, en est
„ plus favorisé que lui ; en tout
„ cas, j'aime mieux qu'il use
„ de ma liberalité que de sa li-
„ berté. Je ne l'ay pourtant pas
„ refusé ; car il me semble que
„ ce voyage ne vous déplaît pas.
„ Pensez-y je vous prie sérieu-
„ sement, j'y feray mes réfle-
„ xions : il est plus honnête &
„ plus facile de demeurer ; il
„ y a plus à douter de l'autre
„ côté ; nous verrons lequel
„ sera le meilleur.

Tout bien consideré, il fut enfin résolu que M. Ciceron ne feroit point ce voyage, & comme il croyoit pouvoir alors demeurer en Italie sans honte, il s'en alla voir les villes de Grece. Les deux autres Cicerons suivirent Cesar : mais il ne fait aucune mention de cette famille dans ses Commentaires ; peut-être dans la pensée, que s'il disoit quelque chose de favorable pour ceux-cy, il ne se fist des ennemis de ceux-là, dont il vouloit toûjours entretenir l'amitié, & que s'il rendoit justice à la valeur des premiers, il ne contribuât à remettre toute cette famille dans sa premiere autorité, qui feroit breche à la sienne. M. Ciceron arrivé à Athenes, y fut reçû trés-honorablement de Xenon hom- *Ad Att. L. 12. 9.*

me puissant de la République, & ancien ami de son pere. Il apprit la langue Grecque dans sa plus grande délicatesse, & loin de laisser mollir son courage par *les délices*, dont cette ville abondoit, il cultiva son esprit par les belles lettres, & son corps par les exercices militaires. Il étudia la Philosophie avec beaucoup d'aplication, sous Cratippe de Mytilene chef des Peripateticiens. Que ces grands hommes étoient differens de nos guerriers, qui croyent la plûpart ou que les armes sont incompatibles avec les sciences, ou que la Philosophie déshonore leur profession, aimant mieux passer ce qui leur reste de loisir dans les plaisirs ou dans la débauche, que dans une étude utile, ou

dans quelque lecture profitable, comme si le jugement, qui ne se forme que par l'étude & par la lecture, n'étoit pas absolument nécessaire à la bravoure, ou comme si l'esprit corrompu par la molesse ne corrompoit pas le cœur!

Ce fut en ce temps-là que le grand Ciceron composa à ses maisons de campagne les trois livres des Offices, c'est-à-dire, des devoirs de la vie civile pour l'instruction de son fils, & qu'il voulut ajoûter aux principes de Cratippus, dont il parle comme du plus fameux Philosophe qui fût alors, des maximes de morale qui se font encore admirer à present, à l'égard de la divinité & pour les mœurs. *Offi. L. 2. circa medium.*
Vous êtes né dans un temps"

„ de guerre, dit-il à ce cher
„ fils, mais d'une guerre déplo-
„ rable, dont l'un des deux
„ partis a été trop criminel, &
„ l'autre trop malheureux. Ce-
„ pendant Pompée vous y ayant
„ donné le commandement de
„ l'aîle gauche de ſon armée,
„ vous y reçûtes beaucoup de
„ loüanges & de la bouche de
„ ce grand homme, & de la
„ voix de toute l'armée, ſoit
„ pour être bien à cheval, ſoit
„ pour lancer un trait avec
„ adreſſe, ſoit pour ſupporter
„ courageuſement toutes les fa-
„ tigues de la guerre : mais la
„ gloire que vous y acquîtes a
„ eu le même tombeau que la
„ République ; puis donc que
„ vous ne ſçauriez à preſent vous
„ ſignaler dans une guerre ju-
„ ſte & pour la liberté de la
„ République, ſignalez-vous en

attendant pour vos études ; & « Offic. l. 3. in
faites enſorte, lui dit Ciceron «
en un autre endroit, « que «
n'ayant manqué de rien du «
côté de vôtre pere, on ne diſe «
point à vôtre honte que vous «
avez manqué à vous-même, «
& qu'il n'a tenu qu'à vous, «
que vous ne ſoyez devenu ri- «
che dans les ſciences ; puiſque «
vous étiez au milieu des tre- «
ſors qui vous étoient liberale- «
ment offerts. Ciceron le fils «
mit tout à profit, les inſtru-
ctions de ſon pere, la Philoſophie de Cratippe, & la lecture des *hiſtoires*, & voyant que les plus grands Heros ne s'étoient rendus recommandables à la poſterité qu'en cultivant les ſciences & les armes, il employoit ce loiſir à l'étude, & ſe tenoit en haleine du côté des armes, en attendant qu'il

pût s'y signaler. Il s'instr
soit dans son cabinet de
que les anciens Heros avoi
fait de plus glorieux à l'a
mée ; il étudia les vertus
les avoient rendus aimab
aux soldats, redoutables
leurs ennemis, & chers à l
patrie, & concevoit une ju
horreur pour les vices,
avoient fait périr malheureu
ment tant de conquerans
milieu de la plus belle carr
re. Enfin, il fit en peu
temps un grand progrez da
les sciences, & principal
ment dans celles qui régle
l'esprit & les mœurs.

Ad Attic. L. 13. Ep. 17. Il n'en étoit pas de mêr
de son cousin, l'esprit toûjou
intraitable, peu susceptible
conseils & de correction, l
bertin, débauché, n'aya
pour sa mere que mépris

ıreté ; son pere fut contraint
ɂ le chasser de chez lui : il
ɔit mal aussi avec son on-
ɞ, & prenant pour affronts
ɛ ce que les deux M. Cice-
ɒs n'avoient pas voulu aller
ec son pere & lui en Espa-
ıe, il disoit toûjours quelque
ose contr'eux à Cesar : mais
avoient des amis auprés de
Dictateur, qui détruisoient
s calomnies, & qui les en-
ɛtenoient dans l'estime & dans
mitié que Cesar avoit pour
x. Ce qui la confirma da-
ntage, c'est que Balbus &
pius ses amis lui écrivirent
Rome, que le grand Ci-
ron leur avoit fait lire avec
miration le livre que Cesar
oit fait contre Caton, &
ı'ils lui en faisoit beau-
up d'éloges ; Ciceron même
ı en écrivit une lettre de

Ad Attic. L. 13. Epist. 48.

compliment. L'endroit t
chant pour les gens d'espı
c'est de loüer leurs ouvrag
on ne sçauroit manquer d'
tirer leur amitié par ce
voye, de même que le c
min contraire attire infa
blement leur haine.

Ad Attic. *l.* 13. *Epist.* 50. Cesar ayant soûmis les
pagnols & pourvû à leur
reté, revint à Rome, & pa
par une des maisons de ca
pagne de Ciceron, où il
trouva & le reçut avec
nombreuse suite magnifiq
ment & d'un cœur ouve
Il obtint de ce vainqueur la g
ce des principaux de la Répul
que, & auroit obtenu aisém
celle de Brutus & de Cassius
trop indociles à sa tyrann
ils ne l'avoient poignardé
plein Sénat. Plutarque ass
que Ciceron n'étoit pas

cette conſpiration, non qu'il ne fût des amis particuliers de Brutus, & que le gouvernement de Ceſar ne lui déplût autant qu'à pas un autre bon Citoyen : mais parce que les conjurez connoiſſoient ſa timidité naturelle, qui augmente d'ordinaire avec l'âge, ou peut-être, parce qu'ils craignoient ſes ſcrupules ſur un pareil aſſaſſinat : auſſi témoigne-t-il beaucoup de chagrin à Trebonius, un de ceux qui avoient conſpiré contre Ceſar, de ce qu'on ne l'a pas mis de cette partie. L'union que les amis de Ceſar firent enſemble, donna lieu de craindre de nouvelles guerres civiles : Antoine qui étoit alors Conſul, propoſa au Sénat quelques moyens de réünion ; Ciceron étoit d'avis qu'on don-

L. 10. Epiſt. famil. Ep. 28. ad Tr.
L. 12. Epiſt. 3. 4. ad Caſſium.

nât une amnistie generale pour tous les conjurez, & qu'on envoyât Brutus & Cassius dans quelques bons gouvernemens: mais Antoine qui ne vouloit point de paix, & qui étoit ennemi de Ciceron, parce qu'il avoit fait mourir Lentulus son beaupere dans la conjuration de Catilina, ne se contenta pas de faire porter en plein jour par les ruës le corps de Cesar pour émouvoir le peuple: mais il leur montra encore sa robbe toute ensanglantée, & toute percée de coups, ce qui inspira tant de compassion, & tant de fureur à la populace, qu'ils s'armerent tous pour brûler les maisons des conjurez, & pour les mettre en pieces: mais ils étoient sortis de Rome prévoyant bien ce danger. Alors Antoine

Antoine aſpira ouvertement à l'autorité ſouveraine ; Ciceron qui lui étoit odieux par le pouvoir qu'il avoit dans Rome, ayant appaiſé cette derniere ſédition, & parce qu'il étoit ami de Brutus, eut deſſein de s'en aller en Syrie avec Dolabella qui en étoit Gouverneur : mais Hirtius & Pança ſes bons amis, qui étoient deſtinez Conſuls pour l'année prochaine, le détournerent de ce deſſein. Un mois aprés ce même Trebonius, dont nous venons de parler, partant pour être Gouverneur en Aſie, écrivit à M. T. Ciceron qu'il avoit vû ſon fils à Athenes, & voicy le témoignage qu'il rend de lui. « Je ſouhaitois ardemment de voir vôtre fils ; & je l'ay vû trés-attaché à l'étude, eſtimé de tout le mon-

L. 12. Epiſt. familiar. Epiſt. 16.

» de pour un homme trés sage &
» trés-sçavant. Vous pouvez vous
» figurer, sans que je vous le di-
» se, combien cela m'a causé
» de joye, persuadé que vous
» êtes de nôtre trés-sincere &
» trés-ancienne amitié, & de la
» part que je prens à tout ce qui
» vous regarde. Ne croyez pas,
» mon cher Ciceron, que je dise
» ceci pour vous flater. Nôtre
» cher fils, car il n'y a rien
» de separé entre nous, est ai-
» mé plus qu'homme du monde
» de tous les honnêtes gens, &
» estimé plus que les Philosophes
» parmi les sçavans; parce qu'il
» excelle dans les sciences que
» vous aimez, c'est-à-dire, dans
» les meilleures & les plus uti-
» les. Je vous félicite donc, &
» je me réjoüis avec vous de ce
» que celui que nous étions obli-
» gez d'aimer tel qu'il eût été,

est tel que nous ne sçaurions "
assez le chérir. Il m'a témoi- "
gné vouloir venir en Asie, & "
je l'en ai conjuré de tout "
mon cœur, comme je vous "
conjure de ne nous pas refu- "
ser cette grace. J'auray soin "
qu'il n'y perde pas son tems, "
& Cratippe qu'il emmenera "
avec lui continuëra à le per- "
fectioner dans les belles let- "
tres. "

Une approbation si autenti-que d'un homme aussi illustre que Trebonius donna beaucoup de joye à Ciceron : mais plus cet ami zelé vantoit les progrez que son fils avoit faits à Athenes en trois mois, & moins le pere put consentir qu'il en sortît ; car dans les sciences comme dans les métiers, dans les choses qui regardent l'esprit comme dans

les choses inanimées, il est certains païs plus propres à les faire fleurir que les autres, & ce n'est pas seulement un sçavant maître qui forme un jeune homme : mais c'est encore un païs qui semble être destiné à certaines sciences, les gens sçavants qui y abondent de toutes parts, les frequens exercices qu'on y fait, la multitude de livres qu'on y trouve, la temperature ou la chaleur du climat même, tout cela contribuë à nous perfectionner. Ciceron donc n'envoya pas son fils en Asie, il eût été trop éloigné de lui ; il vouloit s'en approcher, & quoi qu'il eût résolu de passer le reste de sa vie dans l'étude & dans le repos, il chercha à se faire nommer Lieutenant de Province en Grece ; car il

igeoit sa presence trés-né- *Ad Attic.*
essaire en ce païs-là, pour *L. 14. Ep.*
instruction de ce cher fils, *12. L. 15.*
r faveur duquel les gens de *Ep. 8.*
en & les sçavans lui don-
nient tous les jours d'avanta-
eux témoignages. Il avoit déja
ı ce dessein pendant la guerre
e Pompée: mais il voulut atten-
re que le sort de la Répu-
ique se fût déclaré. Il ne
outoit point que Dolabella
e lui accordât cette Lieute-
ance; elle étoit au-dessous de
i, & il en avoit écrit à M. An-
ine, de peur qu'il ne s'irritât
l le faisoit sans sa participa-
on.
Pendant qu'on prenoit des
esures pour faire reüssir ce
essein, Ciceron fils de Quin-
is lui écrivit une lettre trés-
solente, par laquelle il lui *L. 14.*
anda entr'autres choses, *Ad Attic. Epist. 12.*

qu'il tenoit tout de C
rien de son pere, & qu'i
peroit qu'Antoine feroit l
ste. Cette lettre affligea b
coup le pere & l'oncle, p
qu'ils sçavoient que M. A
ne, auquel cet enfant rel
s'attachoit, étoit un scele
qui vouloit détruire la R
blique. Dans cette fâch
conjoncture, tous les gen
bien prioient le grand C
ron de ne point partir po
Grece. Il hésite, il délib
il se partage entre la Rép
Ad Attic. l. 14. Epist. 7. 16. 18. que & son fils, & pria
cus, en attendant, de lui
fournir tout ce qui lui f
nécessaire, & de ne rien é
gner de tout ce qui conv
droit à son avancement,
le faire paroître avec éc
mais ce soin étoit inutile
tout ce qu'il y avoit de

onnes considérables dans Athenes, comme Leonides, Xenon, Herode, Espicrates, prevenoient les souhaits du jeune Ciceron, plus encore à cause de son mérite particulier, que par les recommandations de son pere & d'Atticus. Il demeura à sa campagne jusqu'au mois de Juillet, temps où il partit pour la Grece, & ne cessant point par ses lettres & par ses traitez de joindre ses instructions, aux préceptes que Cratippe lui donnoit.

Plutarc in vit. Ciceron.

Ce Cratippe, comme nous avons dit, étoit de Mytilene, Philosophe Peripateticien, & au-dessus de tous les autres, suivant le sentiment de Ciceron. Avant que son fils partît pour Athenes, il avoit obtenu de Cesar en faveur de

Cratippe la qualité d
toyen Romain ; avant q
partir pour l'Asie , il
recommandé à l'Areop
comme un homme tré
pour la jeunesse d'Athen
la régularité de sa co
répondoit fort bien à l'
tion de son sçavoir : m
fameux Réthoricien n
Gorgias , fort débauché
les femmes & pour le
s'étoit sous prétexte d
éloquence , introduit aup
jeune Ciceron. Les me
res constitutions , les
les plus vifs, & les temp
mens les plus heureux so
plus enclins aux plaisirs
étincelle cause souven
embrasemens dans les j
gens , & rien ne les en
garantir qu'une continuel
gilance sur soy-même , &
gı

grande application à l'étude : mais que faire, si ceux qui doivent veiller avec nous, nous endorment, & si ceux qui doivent nous faire aimer l'étude, nous font aimer les plaisirs ? Rien n'est donc plus funeste à un jeune homme qu'un maître vicieux, & Gorgias pensa perdre Ciceron. Son pere écrivit une lettre en Grec à ce Retheur débauché, où il le reprenoit fortement de son yvrognerie & de sa lubricité, il défendit à son fils de le frequenter davantage ; & nous pouvons juger par la lettre que ce jeune homme écrit à Tyron l'un des affranchis, & le Secretaire de son pere, qu'il étoit en cette occasion tombé dans quelque desordre, dont ce fidelle affranchi lui avoit fait quelque reprimande. Voi-

ci la lettre du jeune Cice
à Tyron.

„ J'attendois de jour en j
„ le Courier, & il est enfin
„ rivé le quatriéme jour de
„ départ de chez vous. J'ay
„ çû avec bien de la joye
„ lettre de mon trés-cher pere,
„ les vôtres m'ont fait aussi t
„ de plaisir, que je ne me rep
„ plus d'avoir été quelque-ter
„ sans vous écrire, puisque n
„ silence m'a procuré des m
„ ques de vôtre amitié. V
„ m'avez rendu justice de cr
„ mes excuses sinceres ; &
„ suis persuadé que les ch
„ avantageuses qu'on publie
„ moy vous font plaisir ; &
„ ferai mon possible afin
„ cette réputation s'augme
„ & se multiplie de jour
„ jour, c'est pourquoi je v
„ prie de me tenir la pa

ıe vous me donnez, d'être la «
ompette de ma renommée ; «
ır les fautes que j'ay com- «
ises me causent tant de re- «
ntir, que je ne puis m'en «
uvenir sans horreur. Je sens «
s peines & les chagrins qu'el- «
s vous ont donnez ; parce que «
ımitié que nous avons l'un «
ur l'autre, rend tout com- «
ıun entre nous. Aussi ferai- «
: tout mon possible pour vous «
onner à l'avenir autant & «
us de joye par ma bonne «
onduite, que mes fautes pas- «
es vous ont donné de cha- «
rin. Sçachez donc que le sa- «
e Cratippe ne m'aime pas «
mplement comme son disci- «
le, mais comme son propre «
ls. Il ne se contente pas de «
ıe donner ses sçavantes le- «
ons trés-exactement : mais il «
ıe fait encore profiter sou- «

» vent de ses agréables conver-
» sations ; ensorte que je passe
» tous les jours, & même une
» partie des nuits avec lui. Je le
» retiens fort souvent à souper
» avec moi. D'autres fois sans
» que nous le sçachions, il se
» glisse entre nous lorsque nous
» sommes à table, & fait son
» plaisir d'être avec moi, com-
» me je fais ma joye d'être
» avec lui. Tâchez de le ve-
» nir voir bien-tôt ; c'est un hom-
» me tout charmant, & il n'au-
» roit point de pareil à Athenes,
» si je n'y retenois Brutius, dont
» la vie plus austere ne rend
» pas la conversation moins
» agréable. Je l'ai fait loger au-
» prés de moi, & je soulage au-
» tant que je puis ses besoins par
» mes petits moyens. Je vas
» m'éxercer souvent dans l'élo-
» quence Grecque, chez le sça-

vant Cassius, & dans la La- «
tine, chez le bon Brutius. J'ai «
pour amis à ma table des hom- «
mes sages & sçavants, qui ont «
suivi de Mytilene Cratippe. «
Je fréquente pour me délasser «
Ephecrate Prince des Athe- «
niens, Leonide petit-fils de «
ce fameux Roy d'Athenes, & «
autres de même rang. Quant «
à Gorgias, dont vous m'écri- «
vez; il m'étoit trés-utile dans «
le genre déclamatoire : mais «
j'ay preferé l'ordre de mon «
cher pere aux avantages que «
je pouvois trouver dans sa fré- «
quentation. Il m'a mandé de «
le quitter; & je n'ay pas hé- «
sité un seul moment, ne vou- «
lant jamais lui donner le moin- «
dre soupçon de ma conduite, «
& ne devant pas préferer «
mon jugement à celui d'un «
pere. Je suis ravi que vous «

» ayez acheté une maison de
» campagne ; quand vous vous
» lasserez de faire le courtisan
» à Rome, vous irez faire le
» campagnard à la métairie.
» J'aurois voulu pouvoir vous ai-
» der en cette rencontre, & ne
» doutez point, mon cher Ty-
» ron, que je ne le fasse aussi-
» tôt que j'en aurai la commo-
» dité, sçachant fort que vôtre
» bon cœur regarde ce fond de
» terre, comme étant autant à
» moi qu'à vous-même. Je vous
» remercie d'avoir executé ce
» dont je vous ai prié, & je
» vous prie encore de m'envoyer
» au plûtôt un écrivain Grec,
» car je perds beaucoup de temps
» à copier mes Traitez, & mes
» Commentaires. Ayez soin de
» vôtre santé ; afin que nous
» puissions dogmatiser ensemble.
» Je vous recommande Anthe-
» nis. Adieu.

Nous avons encore dans les Epîtres de Ciceron plusieurs lettres que ce fils bien-aimé écrivoit à son pere & à Tyron, lequel étant le Secretaire de ce sçavant Orateur, ne les a pas jugées indignes d'être placées dans ses ouvrages ; aussi sont-elles pleines de prudence, de douceur, de generosité, d'éloquence, & d'un stile véritablement Ciceronien. On y voit le portrait fidelle de son esprit & de ses mœurs ; & quand on ne s'en raporteroit pas à ces témoignages, Leonide, Herode, Messala & les plus illustres amis de cette famille, en rendoient des témoignages éclatans au Sénat & à son pere, qui de son côté recevoit des lettres de ce cher fils, lesquelles, quoique négligées & pleines de ratures, à

Ad Atti. L. 15. Ep. 16.

cause de l'aplication qu'il donnoit à ses études, étoient si sçavantes, si éloquentes, dans un stile si naturel & si aisé, qu'il les lisoit toutes dans les assemblées des sçavants, & souvent même dans le Sénat. Charmé qu'il étoit de ses progrez dans les sciences, de sa soûmission aux ordres paternels, & de son œconomie dans la dépense qu'il étoit obligé de faire pour soûtenir sa qualité, & sçachant qu'un pere ne doit rien épargner pour faire valoir les bonnes inclinations d'un jeune homme, pour le mettre en belle passe dans le monde, & que l'avarice des peres à entretenir leurs enfans d'une maniere indigne de leur naissance, est souvent cause des mauvaises préventions qu'on prend pour eux dans leur jeu-

ſſe, & qui fait tort enſuite
oute leur vie, il envoya à ſon
; des lettres de crédit à diſ-
ction, ſur les fermiers qui
pendoient de lui, & ſur les
ceveurs des tributs publics.
e n'eſt pas que dans les com-
ncemens il ne lui tinſt judi- *L. 15. ad Attic. Ep.* 14.
uſement la bride, & qu'il
s'informât adroitement de
ſage qu'il faiſoit de ce qui
étoit accordé pour ſes me-
s plaiſirs: mais s'étant aper-
dans la ſuite qu'il ne lui
nnoit pas ſuffiſamment d'ex-
ordinaire, par des lettres
s ſages & trés-ſoûmiſes qu'il
rivoit à Tyron, dans leſ-
elles il lui mandoit ſans ſe
indre & ſans en avoir rien
andé à ce cher pere, qu'il
lui avoit rien donné du
ut l'an paſſé; il fut plus li-
ral dans la ſuite à ſon

égard, & le mit sur le pi
faire autant de dépense
Athenes, qu'en faisoient .
cidius, Messala & les au
jeunes Romains les plus
ches & les plus qualifiez,
étoient avec lui ; lui donn
autant en Grece, qu'il lui
roit donné à Rome, s'il a
tenu sa table, son équip
& sa maison, & lui augm
tant ses pensions & son éc
page dans l'année qu'il
préparoit à l'aller voir.

Ce tendre pere ayant p
congé d'Hyrcius & de Pan
Consuls désignez pour l'ann
prochaine, arriva le prem
jour de Juillet à Pompeyan
l'une de ses maisons de ca
pagne, à douze mille de N
ples, prés de Nole. Cep
dant son départ n'étoit
sans inquiétude. Il se rep

choit d'abandonner ses amis dans les tems les plus fâcheux. Il consideroit qu'un voyage par mer étoit extremement pénible, & ne s'accordoit guere avec son âge & sa dignité; qu'il quittoit le repos & la tranquilité qu'il avoit preferée aux plus grands emplois, & qu'un tems qu'il auroit pû passer agréablement dans ses terres, il l'alloit passer dans les fatigues d'un long voyage; mais jugeant d'un autre côté combien ce voyage seroit utile à son cher fils, & qu'il pourroit même être avantageux à ses amis, qu'il se proposoit de revoir à Rome dans le mois de Janvier prochain, il s'embarqua sans plus balancer, & acheva dans son voyage plusieurs Traitez de Philosophie & de morale qu'il

L. 16. ad Attic. Ep. 3.

avoit commencez dans s
litude : il fit aussi un trait
la gloire & un autre su
destin, qu'il envoya à Att
par Herodote, ainsi que les
piques qu'il adressa à Tr
nius. De Pompeyane, il
à Putaolane, de-là à Mél
où il trouva Quintus Cic
son neveu, qu'il present
Brutus & à Cassius; car
jeune homme étoit extrê
ment changé d'humeur,
avoit quitté le parti d'A
ne, & s'étoit rendu aupré
Brutus aussi ardent pour
interêts de la République
leur avoit été contraire.
a beau dire, quelque mau
temperamment qu'on ren
tre, une bonne éducation
jamais perduë, & si les
portemens de la jeunesse
blent par fois l'étouffer,

L. 15. ad Attic. Ep. 21. 22.

L. 16. ad Attic. Ep. 5. 11.

ſte toujours quelques étincel-
s qui ſe rallument dans un
ge plus mûr, par les exhorta-
ions des gens de bien, ou par
les réflexions plus tranquilles.
Quintus Ciceron fit eſperer
ar toutes ſes démarches &
ar ſes diſcours qu'il alloit
uivre les traces de Caton ;
on oncle même en fut ſi per-
uadé aprés pluſieurs conferen-
es ; qu'il manda à Atticus que
on neveu ſe rendroit bien-
ôt digne de toute leur amitié.
En effet, il n'eſt pas extraor-
dinaire qu'un eſprit vif qui
s'eſt porté dans ſes premieres
fougues à de fâcheuſes extrê-
mitez, aprés avoir reconnu ſa
faute, marche encore à plus
grands pas dans la bonne voye.
Ciceron laiſſant ſon neveu
ſous la ſage conduite de Brutus
& de Caſſius, qui ſe prépa-



de retourner en arı
l'ayant porté sur le
toire de Rheges, ape
Grise, il ne fit pas tı
stades qu'il fut rejett
vent violent du Su
même promontoire. I
d'attendre un bon v
principaux habitans d
entre lesquels il y en
venoient de Rome, l
pour bonnes nouvelle
toine ayant chassé
mauvais conseillers, s
roit à comparoître au
& que tous les Sénate

:r cet accommodement. At-
cus même lui conseilla par
:s lettres de revenir à Ro-
ie. C'en est assez ; les be-
ins de la République & les
:nts contraires lui firent donc
iitter le dessein d'aller trou-
er son cher fils. Et peut-on
cela l'accuser d'irrésolu-
on, ou d'inconstance ? Sa Pa-
ie a besoin de lui, il ne la
uitta qu'avec promesse d'y re-
urner quand elle le rapelle-
it ; il en entend les cris ; les
ents & les rames ne peuvent
porter assez vîte à Rome
u gré de ses desirs.

L. 16. ad Attic. Ep. 7.

Ciceron retourna donc à
ome, où il fut reçû avec
pplaudissement de tous les
ons Citoyens & du peuple,
ui allerent bien loin au de-
ant de lui, & qui l'accompa-
nerent avec des acclamations

de joye jusqu'à sa maison. Antoine assembla le Sénat le lendemain, & le fit particulierement prier de s'y trouver: mais ses amis l'ayant averti d'une embuche qu'on lui avoit dressée, il se mit au lit, & feignit une maladie de fatigue pour s'en exempter. Antoine fut irrité de ce que ce soupçon tomboit sur lui. Il commanda à des soldats de l'amener de quelque façon que ce fût, & de mettre le feu à sa maison s'il résistoit: mais des amis communs lui firent révoquer cet ordre cruel. Le lendemain, Ciceron ayant donné ordre à sa sûreté, fit assembler le Sénat à son tour, & y manda Antoine, qu'on trouva faisant travailler des ouvriers dans sa maison, & qui répondit avec mépris qu'il s'y trouveroit, ce qu'il

qu'il ne fit pourtant pas. L'Orateur Romain s'y plaignit autement de la conduite d'Antoine, & dit avec fermeté son sentiment sur ce qui s'étoit passé dans les sept mois qui avoient suivi le meurtre de Cesar, exhorta le Senat & le peuple à le délivrer de la tyrannie, leur protestant qu'il sacrifieroit toûjours ses veilles, son travail & sa vie à la République, & fit contre Antoine, à diverses reprises ces fulminantes déclamations, qu'il appela *Philippiques*; parce que Demosthene en avoit fait de semblables contre Philippe. La plume de Ciceron n'étoit pas entierement occupée à faire la guerre à Antoine; & quelques affaires que ce Citoyen rebelle lui suscitât, il trouva le temps de revoir, de

corriger & d'augmenter le livre des Offices qu'il avoit envoyé à son fils l'Eté précedent; il le lui renvoya donc une seconde fois avec les augmentations qu'il y avoit faites, & lui dit sur la fin du troisiéme livre, en „ le lui renvoyant. „ Je vous „ ai fait un present, mon fils, „ & quelque grand que je l'estime, il n'aura de mérite à „ vôtre égard, que suivant la „ maniere dont vous le recevrez; „ cependant je vous prie de „ mettre ces trois livres au nom„ bre des Comentaires de Cra„ tippe, comme des nouveaux „ hôtes qui ne vous sont pas „ indiferents. Heureux, si j'a„ vois pû aller vous voir à Athe„ nes! & si ma Patrie ne m'a„ voit pas appelé par ses cris, „ lorsque j'étois en chemin. Ma „ voix qui vous est chere, au-

roit alors été jointe aux volu- «
mes, & leur auroit donné de «
la force : mais puiſque les deſ- «
ſins ne l'ont pas voulu, don- «
nez à leur lecture autant de «
tems que vous pourrez : c'eſt «
beaucoup dire ; puiſque ſi cela «
eſt, vous leur en donnerez au- «
tant que vous voudrez : & ſi «
ce genre d'étude vous donne «
quelque plaiſir, j'eſpere que je «
l'augmenterai dans peu de «
jours par ma preſence : que ſi «
mes eſperances ſont encore «
trompées, j'adoucirai du moins «
la rigueur de cette abſence «
par mes lettres. Adieu. «

Ces livres des Offices furent apparemment les derniers traitez de Philoſophie que Ciceron fit pour ſon fils, les laiſſant non-ſeulement à ce cher fils : mais à la poſterité, comme un Teſtament qui nous a donné

le premier droit d'entrer dans l'heritage de la Philosophie Latine, qui nous a été ouverte par Ciceron ; car la persecution ne lui laissa depuis aucun repos jusqu'à sa mort, non qu'il n'eût écrit auparavant en divers temps pour l'instruction de son fils plusieurs autres livres qu'on trouve encore dans ses œuvres, les proportionnant toujours aux differens âges, ou aux divers états où ce jeune homme se trouvoit. Ensorte, qu'ayant toûjours des enseignemens conformes à sa portée, à son âge & à son état ; qui lui venoient d'une main si chere, & qui étoient composez exprés pour lui, il les étudioit avec plaisir, les méditoit avec goût, & les mettoit en pratique avec succez.

Plutar vit. Cic.

Ce fut environ dans ce

tems-là que le jeune Cesar surnommé Octave, & qui fut ensuite Empereur sous le nom d'Auguste, fils de la niece de Jules Cesar, & qu'il avoit adopté & fait par son Testament legataire universel de tous ses biens, vint d'Apollonie pour recüeillir cette succession, de laquelle Antoine s'étoit aproprié deux millions cinq cens mille écus, dont Octave lui demanda la restitution. Il n'avoit alors que dix-huit ans, & il obtint de Ciceron par ses assiduitez & ses prieres qu'il le serviroit dans ce procez de son éloquence & de son crédit, tant envers le Sénat qu'auprés du peuple, & lui promit en récompense de l'assister de ses armes & de son bien ; car il tenoit déja à sa paye bon nombre de

Plut. in vit. Cesar. Aug.

vieux soldats, qui avoient servi sous Jules Cesar, & qui l'aimoient en mémoire de cet illustre deffunt. Brutus désaprouva fort cette union par ses lettres, & manda à Ciceron, que la haine qu'il portoit à Antoine l'avoit fait soûmettre à un enfant, & qu'il cherchoit moins en cela de rendre la liberté à la République qu'à se donner un maître doux & benin. Les reproches d'un ami sincere & judicieux sont de véritables témoignages d'amitié, & cela n'empêcha pas que le sage Brutus n'emmenât avec lui en Macedoine le fils de ce grand homme, qu'il vit à Athenes avec admiration: mais avant que de parler de ce voyage, & de toutes les actions heroïques par lesquelles le fils du grand Ciceron

L. Epist. ad Brutũ, Epist. 16. 17.

ſe ſignala, il faut pour plus de clarté reprendre les choſes d'un peu plus haut.

Brutus & Caſſius étoient ſortis de Rome, comme nous avons dit, à la mi-Mars, par la crainte d'Antoine & de ceux qui tenoient le parti de Jules Ceſar. Ils avoient quitté l'Italie, & avoient été reçûs avec honneur à Athenes. Brutus écoutoit les leçons de Philoſophie de Theomneſte Academicien, & de Cratippe maître du fils de Ciceron, & lors qu'il ſembloit s'appliquer entierement à cette étude, elle ne lui ſervoit que de prétexte pour couvrir ſes grands deſſeins. Tout ſon eſprit étoit occupé des faits de la guerre, & ne fréquentoit les écoles & les aſſemblées, que pour avoir plus de commodi-

plut. in vit. Brut.

té & plus de loisir d'attirer à son parti ceux qu'il croyoit lui pouvoir être utiles, & pour prendre avant que d'éclater de justes mesures avec ses amis. Il en avoit presque dans toutes les villes, qui lui donnoient avis de tout ce qui s'y passoit, & principalement à Rome. Herostrate qu'il avoit envoyé en Macedoine fait entrer à force d'argent & de promesses les principaux de cette Province dans son parti, & leur persuade de se laisser conduire à la prudence de Brutus pour se délivrer de la tyrannie. Ce grand homme assuré de cette Province engagea dans son parti toute la noblesse Romaine qui se trouva alors dans Athenes, entre lesquels étoit M. Ciceron, sçachant qu'il avoit toute la va-
leur

leur & toute la capacité néceſſaires pour executer un grand deſſein, & ſur tout ayant connu par divers entretiens que ſa haine étoit implacable contre les tyrans, il le fit le confident de ſes projets, le compagnon de ſa fortune, & le General de ſon armée, dit Plutarque. Hortenſe Préteur de la Macedoine la livra à Brutus, il y fit une grande levée de ſoldats, il ſe rendit enſuite maître de toute la Grece: il enleva ou défit des troupes qu'Antiſtée commandoit pour Antoine; les armes qu'il envoyoit à la ville de Demetriade furent auſſi enlevées; cinq cent Cavaliers que Cinna conduiſoit dans l'Aſie, par l'ordre de Dolabella, ayant été arrêtez au paſſage, furent contraints de ſe mettre

à la ſolde de Brutus ; il rappelle les reſtes de l'armée de Pompée, qui étoient diſperſez dans la Theſſalie ; & les principaux de toutes les villes des environs, avec ce qu'ils avoient de troupes, ſe rangent ſous ſes étendars ; ceux d'Apollonie viennent lui offrir leurs perſonnes & leurs biens ; & les chefs de certaines Provinces qu'il avoit fait gagner par argent, apportent à Brutus non-ſeulement ce qu'ils ont reçû de lui : mais encore ce qu'ils poſſedent, pour avoir l'honneur de contribuer à ſes genereux deſſeins : de ſorte qu'il compoſa une armée nombreuſe en trés-peu de temps, & l'ayant aſſemblée dans un même lieu, il les harangua, & leur fit entendre qu'il ne combattoit que pour la liberté des peuples, fit de

grandes liberalitez aux ſoldats, nomma les Officiers, fit M. Ciceron General de la Cavalerie, leur inſpira l'envie & l'eſperance de faire de grandes choſes, & leur aſſigna en attendant differens quartiers d'hyver, ſans que perſonne fiſt la moindre plainte.

Ciceron qui recouvra toute ſon autorité dans le Sénat, fit bannir Antoine, qui ſe mit à la tête d'une armée qu'il s'étoit amaſſée de longue main. Hirtius & Pança furent envoyez contre ce rebelle, pendant que Ciceron employoit tout ſon crédit, pour élever le jeune Octave Ceſar au plus haut degré d'honneur : le Sénat lui ordonne des Huiſſiers, pour porter devant lui les Haches, les Faiſceaux & les autres ornements de Préteur. Antoine

perdit la bataille : mais les deux Consuls, Hirtius & Pança, y furent tuez, & leurs armées se donnerent à Octave Cesar, malgré les défenses du Sénat, qui s'apperçut, mais trop tard, que ce jeune homme s'agrandissoit trop. Cependant comme Rome entiere destinoit le Consulat à Ciceron, Octave Cesar qui étoit l'homme du monde le plus insinuant & le plus adroit à faire ses brigues, fit prier Ciceron par ses amis, de faire ensorte qu'ils fussent tous deux élûs Consuls, representant à Ciceron avec des termes flateurs & toûjours pleins de loüanges, qu'il auroit la puissance entiere ; que pour lui il ne demandoit qu'à travailler pour la République, & que pendant qu'il se signaleroit au loin par les armes,

Ciceron gouverneroit ſeul la République, & lui envoyeroit ſes ordres, qu'il feroit toujours gloire d'executer ponctuellement. Le bon Ciceron fut pris par ſon foible; tous les grands hommes ont le leur, il ne s'agit que de le trouver pour s'en rendre maître; il ſe donna un Souverain, en croyant ne ſe donner qu'un ſubalterne, ou tout au plus un compagnon. Il le fit Conſul à vingt ans, contre toutes les Loix, ainſi que lui reproche Brutus; car il vit bien que Ciceron ſe flattoit d'une vaine eſperance ſur la grandeur future de ce jeune ambitieux; & quoi qu'il l'appelât publiquement ſon pere, & le reconnût par tout pour ſon bienfaicteur, avec beaucoup de loüanges & d'actions de

Plut. in vit. Cæſar. Aug.

grace : cependant Brutus
disoit, qu'il ne falloit point s
fier aux enfans, & qu'ils fai
soient toûjours le contraire de
ce qu'ils avoient promis ; & il
ne se trompa pas.

Les ambitieux mettant tout
à profit, *ils* tirent un double
avantage des fautes qu'un po-
litique fait en leur faveur, &
jugent de la foiblesse qu'il
peut avoir pour les autres,
par la foiblesse qu'il a euë pour
eux. Depuis que Ciceron eut
imprudemment élevé Octave
Octave n'écouta plus s
conseils que comme ceux d'i
vieillard caduque, & ne so
geant qu'à satisfaire son a
bition, il ne prenoit d'a
que de ceux qui la flatto
davantage ; & ceux-là éto
presque tous jaloux de la
re ou ennemis de la pers

de Ciceron. Si le Sénat témoignoit de l'impatience sur l'indépendance qu'Octave affectoit ; si les Préteurs résistoient parfois à ses entreprises, les flatteurs d'Octave faisoient Ciceron cause, ou au moins garant de tous ses mauvais succez ; & parce que servir un ambitieux, c'est le rendre ingrat, à moins que de remplir aveuglement toute son avidité, on fait Ciceron coupable dans l'esprit d'Octave, de ce qu'il ne l'éleve pas à la souveraineté, aprés avoir eu la condescendence de l'élever jusqu'au Consulat. Un scelerat appelé Segulius, rapporta à Octave que M. T. Ciceron étoit irrité de son indifference, & qu'il avoit dit dans son dépit, qu'on déplaceroit aussi aisément un enfant qu'on l'a-

voit placé. Et c'est Brutus même qui donne avis de ce mauvais rapport à Ciceron. Octave craignant que Ciceron ne fist ensorte auprés du Sénat de lui ôter le commandement de l'armée, se ligua avec Antoine; souvent les précautions que prennent les plus sages pour éviter un danger les y précipitent; Ciceron avoit regardé Octave comme un rampart contre Antoine, & Octave se joint à Antoine, pour oprimer Ciceron. Le plus ingrat s'associe avec le plus scelerat des hommes, & se sert contre ses bienfaicteurs de l'armée qu'ils lui ont confiée, pour les perdre, & les deux tyrans associent Lepide à leur tyrannie. Alors seulement alors Ciceron ouvre les yeux que la vieillesse lui tenoit à

Epist. famil. L. 1. Ep. 20.

demi fermez ; il reconnoît que sa trop grande facilité seroit cause de la perte de la République, & de la sienne.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, Lentulus ami de Ciceron apporta à son fils des lettres de ce cher pere ; quand il eut vû Brutus dans son camp, il manda à son ami qu'il n'avoit pû voir son fils, parce qu'il étoit avec sa Cavalerie dans un quartier d'hyver bien éloigné, & qui l'auroit trop détourné de sa route ; qu'il étoit dans une *L. 12 Ep. 14.* trés-haute réputation, & digne enfin d'un tel pere. Ce que Lentulus assure avoir appris de la voix publique, & de la bouche même de Brutus ; qu'il n'étoit pas plus oisif en quartier d'hyver qu'en campagne ouverte, qu'il faisoit

toûjours quelque projet digne d'un General le plus experimenté ; que ſans ceſſe à cheval, il tenoit toûjours ſes troupes en haléne, & leur faiſoit faire ſi fréquemment tous les exercices, que le ſoldat n'avoit pas le temps d'être oiſif, & ſe perfectionnoit de plus en plus dans l'art militaire. On diſoit que ce General n'étoit pas plus fatigué de ſes armes, quoi qu'elles fuſſent fort peſantes, que de ſon corps ; que ſi elles l'avoient quelquefois meurtri ou écorché, les calus qui s'étoient formez ſur ſes bleſſures avoient endurci ſa chair, tant il eſt vray que le mépris de la douleur eſt le remede le plus ſûr à la douleur même. Toûjours à cheval ; toûjours armé ; il portoit ſon armure auſſi aiſément que

ſes habits ; l'habitude aux fardeaux, & aux exercices les plus pénibles nous donnant pour agir une facilité, qui doit être jointe à la grandeur d'ame, & à l'intrepidité de cœur ; car on ne doit jamais eſperer qu'un homme élevé délicatement dans ſa jeuneſſe, qui gémit ſous le poids de ſes armes, & que la moindre fatigue abbat, quelque valeur & quelque prudence qu'il ait dans la guerre, puiſſe entreprendre les travaux, & vaincre les obſtacles dont il faut triompher, avant que de mettre en œuvre ſa valeur & ſa conduite contre ſes ennemis. C'eſt ainſi que les Romains ſe ſont rendus les maîtres de l'univers ; c'eſt ainſi que M. Ciceron ſe comportoit dans l'armée de Brutus, qui écri- *L. ad Brutum Ep. 4.*

dont il ne nous reste q
fragmens.

Brutus à Ciceron ,
Corrachium.

„ CICERON vôtre
„ ſignale de plus en plu
„ le grand art de la gue
„ nous donne chaque jo
„ marques de la force &
„ pénétration de ſon eſp
„ ſa vigueur & de ſon in
„ bilité dans les travaux

In additione Epiſt. ad Bru. Epiſt 3.

:s plus grands hommes ; il ne "
erd jamais de vûë les grands "
xemples que vous lui donnez ; "
t quoique toute l'estime que "
: fais de son mérite, & toute "
ı tendresse que j'ay pour lui, "
e puisse rien ajoûter à vôtre "
ffection paternelle, je suis "
bligé de vous rendre ce té- "
ıoignage en sa faveur ; afin "
ue vous soyez persuadé pour "
avenir qu'il remplira digne- "
nent la gloire de vôtre nom, "
k qu'il soûtiendra avec éclat "
k augmentera, s'il le peut, "
es honneurs que vous recevez "
:omme pere de la patrie. Bru- "
us aprés Caton étoit de tous
es Romains le plus austere
k le moins prodigue d'encens :
nais il estimoit la vertu par
:out où elle se trouvoit, &
letestoit le vice jusques sur le
Trône ; ainsi ses loüanges n'é-

toient pas suspectes, &
moindre approbation de
bouche valoit mieux que
les éloges des panegyristes
profession. Il eut avis qu'
toine alloit en Grece, &
vouloit se mettre à la tête
troupes que Gabinius c
mandoit à Epidamne &
Apollonie. Brutus ne pe
point de tems pour parer
coup; il marcha vers Epidam
pour prévenir Antoine.
Ciceron l'accompagna à
plusieurs Regimens de sa
valerie; les chemins étoi
trés-difficiles; les néges
rendoient impraticables;
pendant ils arriverent a
tant de diligence & de secr
qui sont les moyens absc
ment nécessaires pour f
réüssir de grands dessei
qu'encore que cette ville

pris l'alarme, & se fût résoluë à se bien deffendre, d'abord que M. Ciceron eut parlementé avec les principaux, qu'il leur eut fait connoître que le sage Brutus ne venoit point chez eux comme ennemi, pour les saccager : mais comme ami pour les deffendre contre les tyrans de la République ; qu'il les eut fait souvenir que Ciceron son pere leur avoit souvent servi d'Avocat & de protecteur auprés du Sénat & du peuple, & qu'ils avoient reçû plusieurs bienfaits de la République, du salut de laquelle il s'agissoit à present ; ces habitans ouvrirent leurs portes avec joye, donnerent toute sorte de rafraîchissemens & de secours aux troupes de Brutus, firent des honneurs infinis à M. Ciceron, & lui ju-

Vide Vallembertum vit. Ci filii.

rerent qu'ils ſacrifieroient leurs biens & leurs vies pour lui. Enſorte que Brutus incorpore dans ſon armée les troupes de Gabinius, qui ne fit pas la moindre réſiſtance à le ſuivre, ainſi que la garniſon d'Epidamne ; y en établit une autre, dont il étoit ſûr, marche au-devant d'Antoine, & envoye de fidelles eſpions dans ſon armée, pour lui rendre compte de tout ce qui s'y paſſeroit.

Il n'en étoit pas de même d'Antoine, quoique trés-brave homme de ſa perſonne, & quoique Général trés-agréable aux ſoldats: c'étoit un de ces guerriers ſenſuels, qui font marcher pour leurs équipages des eſcadrons entiers de fourgons, de chariots, & de mulets, chargez de tout ce que le luxe & la volupté leur pouroit

roit fournir dans leurs Palais, & qui ont besoin de la moitié d'une armée pour les escorter. Il trouva de continuels obstacles sur son passage; ses soldats manquoient par tout de vivres, quand il faisoit des festins, & ses équipages consommant tous les fourages, sa Cavalerie étoit dans une disette qui la faisoit beaucoup souffrir. Il croyoit trouver des rafraîchissemens dans Apollonie, & esperoit fortifier son armée des troupes qui y étoient en quartier d'hyver: mais il reconnut avec douleur, quand il en fut proche, que Brutus avoit eu plus de vigilance que lui, & étoit le maître de tout. Cependant ayant reçû un petit secours étranger, il s'achemina vers Butrole, dans le dessein de

s'emparer des Provinces de l'Epire, qui n'avoient pas encore été sollicitées par Brutus. Ses espions lui en donnerent aussi-tôt avis. Il partage son armée en deux corps. Il donne le commandement de l'un à Ciceron, avec ordre d'occuper tous les environs de Byllide; & lui, à la tête de l'autre corps, s'en va vers Butrole, pour faire tête aux ennemis, qui assembloient toutes leurs troupes de ce côté-là. Cependant, soit qu'Antoine eût eu avis de la marche de Brutus: soit que Ciceron eût adroitement caché la sienne vers Byllide, & qu'Antoine crût ces places dégarnies, il commanda à la moitié de ses troupes de marcher vers Butrole, & s'achemina avec la meilleure partie de

ſon armée vers Byllide, eſperant de ne point trouver de réſiſtance dans l'Epire, & de ſe rendre en peu de tems maître de la Macedoine.

Brutus ne s'étonne point de ce changement de marche, perſuadé que M. Ciceron étoit bon pour vaincre Antoine; & attendant avec confiance aux environs de Butrole l'occaſion d'attaquer les ennemis. Auſſi n'en laiſſa-t-il échaper aucune. Tantôt avantageuſement poſté, il les défait dans des défilez, tantôt il les ſurprend fatiguez dans des haltes, où ils ont mis bas les armes; tantôt il les prend en quëue, & tantôt en flanc; deſorte qu'étant toûjours maître du terrain & des meilleurs poſtes, il taille en pieces les trois meilleurs bataillons; le

reste des troupes s'étant e
vers Antoine, qui de son c
réüssit encore moins contre
ceron; car étant arrivé le p
mier à Byllide avec son c
d'armée, il s'empara des h
teurs & des postes les
avantageux par où Anto
devoit passer; il ne lui la
que des chemins étroits
difficiles, & aprés les a
bien harcelez dans leur rou
il rangea son armée en bat
le dans le lieu qu'il a
choisi; il les harangua a
beaucoup d'éloquence,
faisant souvenir des crimes
des excez qu'Antoine & ce
de son parti avoient comr
contre la République; le
exposant qu'ils viennent en
re à main armée pour enle
à Brutus la Macedoine, qui
avoit été donnée autrefois

le Sénat : mais que l'injuste guerre qu'ils entreprennent est moins contre Brutus que contre leur propre patrie, & qu'ils cherchent plûtôt à opprimer Rome, qu'à soûmettre ce païs. Ainsi donc, mes chers compagnons, ajoûta-t-il, si vous voulez conserver les biens dont vous joüissez, chassez-les de dessus vos terres, il vous est facile : Voulez-vous acquerir de nouvelles richesses ? Il vous apportent les trésors de la République qu'ils ont pillez : mais je suis persuadé, que l'affection que vous avez toûjours eûë pour mon pere, dont Brutus est l'ami particulier ; vôtre estime pour ce même Brutus, & vôtre zele inviolable pour la République, sont les seuls motifs qui vous engagent dans cette guerre, & vous excitent

à vaincre les tyrans de la patrie, & les ennemis des gens de bien. Montrez donc dans cette bataille l'ancienne valeur qui vous a signalez sous tant de glorieux chefs. Nous haïssons tous la tyrannie de nos ennemis ; nous aimons tous la liberté ; c'est pour elle, c'est contr'eux que nous combattons. Pour elle, & contr'eux nos peres ont donné leurs vies. Pour elle, & contr'eux il n'est point besoin de nous sacrifier aujourd'huy ; il ne faut que vouloir vaincre, & la victoire est à nous. Nous avons l'élite des soldats Romains, qui ne se sont jamais démentis ; nous sommes maîtres des meilleurs postes ; nous défendons la cause approuvée des Dieux : Il ne nous reste qu'à combattre ; la victoire est dans

nos mains, *la* gloire eſt dans la victoire, & la liberté & les richeſſes ſuivront l'un & l'autre; au lieu que ſi nous laiſſons échaper cette favorable occaſion, la honte, l'eſclavage, les malheurs, & les maux que trainent aprés eux d'inſolens vainqueurs, nous accableront les premiers, & ſe répandront enſuite ſur nos familles, nos amis & la République.

C'eſt ainſi qu'un auteur Latin fait parler ce Général, auquel on ne répond que par des cris ménaçans contre les ennemis; le battement des boucliers, le cliquetis des armes, & juſqu'aux hanniſſemens des chevaux, tout demande le combat. On donne le ſignal; les chefs & les ſoldats volent en bon ordre attaquer l'armée



déur, tantôt il enfonc
taillon ennemi, tantô
tient un de ses escad
veut plier; tout ce qu
ve sous sa main périt
ne mille coups mortels
reçoit que de trés-leg
Cavalerie animée par
ple de leur chef, donn
de abbattuë, force les
passe sur le ventre à
qui se presente; & plus
victorieux, plus ils p
de cœur, pour rend
victoire parfaite.

devancent, ou le ſuivent en confuſion. M. Ciceron les pourſuit avec vigueur, & les contraint de ſe jetter dans des lieux marecageux, où l'armée que Brutus amenoit au ſecours de ce General, les attaquant pardevant; pendant que Ciceron les chargeoit en queuë; toute l'armée fut taillée en pieces, il n'y eut de ſauvez que ceux qui ſe rendirent à l'un ou à l'autre de ces vainqueurs. Antoine même fut fait priſonnier. Brutus le reçut pendant quelque-tems fort humainement chez lui: mais comme il s'apperçut que cet ingrat tramoit quelque trahiſon, il l'envoya ſous une ſûre garde à Hortenſe en Macedoine. Qui l'eût dit, lorſque M. Ciceron vint au monde ſous le Conſulat de ſon pere

& d'Antoine, que cet enfant étoit destiné pour vanger son pere de l'ingratitude de ce perfide, pour défendre les interêts de la République contre ce rebelle, & pour détruire les redoutables projets que cet ambitieux avoit formez ? C'est ainsi que la fortune se jouë souvent des desseins des hommes, & prend quelquefois plaisir à punir ceux qui usent mal de ses faveurs. Jamais homme n'en fit un si bon usage que M. Ciceron ; clement, aprés la victoire, modeste dans le triomphe, il ne se servit de l'heureux succez de ses armes que pour attirer par plus de douceur, ceux qui ne s'étoient pas encore rendus à Brutus. Cette défaite fit tant de bruit par toute la Grece, que presque toutes les Provinces en-

voyerent des Ambassadeurs à Brutus ; lui offrirent des ôtages, & lui promirent obéïssance & fidelité en toutes choses. La légion que L. Pison commandoit comme Lieutenant d'Antoine, charmée de la valeur de Ciceron, vint se rendre à lui, & les troupes qu'Antoine avoit laissées aux environs d'Apollonie & autres lieux ; suivirent cette légion. Quelques jours ensuite, M. Ciceron avec sa Cavalerie fut envoyé en Macedoine : Brutus restant dans son camp, où il s'étoit retiré aprés la défaite d'Antoine, eut avis que des partisans de Dolabella & d'autres troupes ennemies faisoient quelque mouvement, il fit revenir M. Ciceron de la Macedoine avec sa Cavalerie, par la Thessalie ;

Dans basse Gadavie.

Ambr... tiam. Epist. ... idib Ma...

car il ne jugeoit pas à propos que ce General s'éloignât beaucoup des frontieres de la Macedoine, qui n'étoit pas encore tout-à-fait paisible. M. Ciceron ayant donc parcouru l'Epire & l'Illirie, réduisit entierement ces deux Provinces sous l'obéïssance de Brutus; tantôt par la force des armes, tantôt par ses éloquentes persuasions, tantôt par ses intrigues secrettes, & toûjours si sagement & si heureusement tout ensemble, que sa réputation & sa gloire s'augmenterent tous les jours, & qu'il ne lui restoit plus rien à souhaiter que de retourner en sa patrie, pour joüir des embrassements de son pere, & des honneurs du triomphe qui lui étoit dû: mais de même que les calamitez des guerres civiles avoient em-

pêché le triomphe de ce cher pere à son retour d'Asie; ainsi des calamnitez plus grandes encore, la multitude des proscrits, la cruauté du triumvirat, ne lui permirent pas de joüir des honneurs du triomphe: mais le séjour qu'il fit dans l'Ambracie furent pour lui de nouveaux triomphes; car toûjours veillant, & ayant des espions & des amis dans toutes les Provinces des environs, aussi-tôt qu'il aprenoit que quelqu'un du parti de Dolabella étoit en Asie, ou que quelqu'autre ennemi secret étoit en Grece, il y couroit avec un camp volant, & rendoit les entreprises des ennemis inutiles. De sorte que toute la Grece jusqu'en Illirie, fut entierement soûmise à Brutus en trés-peu de tems par sa valeur.

Le Sénat aprit ſes grands exploits avec admiration : mais ce qu'il trouvoit de plus admirable, c'eſt que Brutus ſans aucun ſecours que ſa prudence, eût pû ſi promptement lever un corps d'armée dans un tems de diviſion, & purger la Grece des ennemis de la République en moins de trois mois. Cette guerre ainſi achevée, Brutus réſolut d'aller en Aſie, pour ſecourir Caſſius qui étoit fort preſſé ; car Dolabella qui étoit déclaré ennemi de la République, ayant fait aſſaſſiner à Smirne Trebonius, qui étoit Gouverneur de la Syrie, & s'étant emparé de Laodicée & de pluſieurs autres villes de Syrie, preſſoit vivement Lentulus & Caſſius. M. Ciceron étoit encore en Ambracie, lorſque

Brutus lui envoya des lettres de son pere, qui lui mandoit qu'étant arrivé de terribles changemens à Rome, il falloit que Brutus vinst en Italie, ou du moins qu'il y envoyât Ciceron son fils, qu'il vouloit faire recevoir dans la compagnie des Augures, dont étoit Brutus; parce qu'encore qu'il crût bien, disoit-il, qu'on auroit égard aux recommandations de Brutus quoiqu'éloigné; cependant sa presence applaniroit toutes les difficultez, & obtiendroit plus promptement les suffrages: le peuple qui ne se conduit souvent que par la presence de l'objet, ayant honte de refuser en face un aussi illustre vainqueur. Brutus en envoyant ces lettres à Ciceron, lui manda de se trouver à Heraclée qui est sur les con-

L. M. Bru Epist.

L. Brut. Epist.

Loix parmi le peuple, & gouvernoit le Sénat au gré de ses passions, ensorte que la probité, l'innocence, & la verité n'y avoient plus de voix. M. T. Ciceron s'étoit opposé comme nous avons dit à sa tyrannie, & le fit chasser de Rome; Hirtius & Pança gagnerent contre lui une grande victoire, & y perdirent la vie. Antoine s'enfuït par-delà les Alpes, avec une poignée de soldats: il leva tout ce qu'il put de troupes sur son chemin; & s'étant fait une armée, il vint trouver Lepide, qui par une perfidie odieuse contre la République, se joignit à lui avec les troupes qu'il commandoit. Ciceron deteste cette perfidie dans plusieurs de ses lettres: M. T. Ciceron fait donner à Octave Cesar l'armée que

Rome entretenoit à grands frais ; Cesar qui ne songeoit qu'à s'élever à la souveraineté, bien loin d'avoir marché contre Antoine, s'étoit associé avec Lepide & lui ; & ce funeste triumvirat augmentoit de jour en jour ses cruautez. Tel est le déplorable sort des Républiques ; dés qu'un homme se sent un peu de mérite, il veut commander à tous ; & celui-là abbatu par un autre, l'autre est renversé par ceux qui le suivent ; l'ambition étant un hidre qui en fait renaître mille. Les Romains peu contens de leurs Rois, crurent que l'Aristocratie étoit le meilleur gouvernement. Ceux qui furent choisis par les grands pour gouverner la populace, y joignirent le gouvernement du peuple, qui

comme le plus nombreux devient bien-tôt le plus fort, & comme le plus impetueux, il ſe rendit le plus redoutable: mais Silla, Catilina, Marius, tâcherent de ſe faire ſouverains; Ceſar marchant ſur *les mêmes traces, & en apparence plus heureux*, expia ſon ambition par ſon ſang: Tout fut en trouble dans la République, juſqu'à ce qu'Octave Ceſar ſurnommé Auguſte, au riſque d'onze conſpirations contre ſa vie, établit l'état Monarchique, pour lui & ſes ſucceſſeurs. Les choſes étoient en cet état, quand M. T. Ciceron écrivit lettres ſur lettres à Brutus & à ſon fils de venir les ſecourir: mais il étoit trop tard, & le mal étoit ſans remede.

On appelle les légions d'A-

rique & de Sardaigne, elles
e viennent point, la Répu-
lique est épuisée d'argent, &
e peut lever une nouvelle ar-
née; & comme les Ministres
l'Etat, ainsi que les grands
sprits ne font point de petites
autes, & que l'élevation où
ls se trouvent donne à leurs
noindres vertus de grands
uccez, & à leurs plus legers
lefauts de funestes suites, le
Sénat & le peuple imputoient
M. T. Ciceron tous les mal-
ieurs qu'Octave Cesar & ses
deux collégues causoient à la
République. Brutus en avoit
prévû toutes les fâcheuses sui-
tes, & ne laissa pas d'être pe-
netré de douleur à ces recits.
Il fut long-tems à déliberer
avec Cassius & M. Ciceron,
s'ils laisseroient l'Asie, qui n'é-
toit pas encore entierement

soûmise pour courir au secours de la République ; ils craignoient que ces peuples nouvellement domptez ne se servissent de leur absence, & plus encore des troubles de l'Etat, pour secouer le joug ; engageant par là le Sénat en une nouvelle guerre, beaucoup plus difficile que celles qu'ils venoient de terminer ; enfin, Brutus peut-être irrité de ce que M. T. Ciceron avoit favorisé l'ambition du neveu de Cesar, dont il avoit lui-même reprimé la tyrannie en le massacrant en plein Sénat, consulta trop long-tems sur une maladie qui étant extrême, demandoit les plus prompts & les plus forts remedes, car il étoit de la saine politique de courir au mal le plus pressant : mais il le voulut trop tard ;

les trois tyrans étoient les maîtres de tout ; ils s'aſſemblerent à Boulogne, où ils délibererent ſur la mort de tous les Sénateurs, & des plus gens de bien d'entre le peuple ; ils firent un rôle de tous ceux qu'ils devoient faire mourir, qui contenoit plus de trois cens perſonnes : mais ils eurent quelques differens ſur le choix de ces victimes de leur fureur. La haine implacable d'Antoine vouloit qu'on lui immolât les quatre Cicerons ; Lepide étoit de ce ſentiment, & quelque étincelle de reconnoiſſance qui ſe ralluma dans le cœur de Ceſar s'y opoſoit. Lepide ne vouloit pas livrer à la mort ſon frere, qui étoit au nombre des proſcrits ; Antoine en vouloit exempter ſon oncle : mais enfin, aprés trois jours de con-

testations ; c'est beaucoup pour trois tyrans, aussi alterez de sang, ils s'accorderent, & Octave Cesar consentit à la mort des Cicerons ; parce que Lepide y abandonna son propre frere & Antoine son oncle. *Quelles horreurs !*

M. T. Ciceron étoit alors à Tusculum avec son frere à gémir sur le sort déplorable de la République ; il écrivit mille reproches à Octave Cesar : mais les reproches irritent les ingrats, comme les difficultez les ambitieux. Ce qui faisoit sa plus grande *douleur* ; c'est que Brutus & son fils étoient hors d'état de les secourir, & que Decim. Brutus qui faisoit toute l'esperance de la République avoit été lâchement assassiné. Les Cicerons ayant appris qu'ils étoient proscrits,

crits, allerent de Tusculum à Assura, qui est un lieu proche de la mer, dans le dessein de s'embarquer, & d'aller trouver Brutus en Macedoine ; car la seule consolation que Ciceron recherchoit, étoit de mourir entre les bras de son fils : mais le Ciel en avoit autrement ordonné. Il attache souvent nôtre chûte au moindre faux pas, & les plus grands hommes doivent d'autant plus prendre garde à toutes leurs actions, que celle qu'on croit la moins importante, décide souvent de leur sort. Ciceron avoit eu trop d'indulgence pour un ambitieux, & cette indulgence le perdit. Il n'avoit alors que soixante-trois ans : mais il étoit si atenué de chagrins, & si accablé de dou-



Art lui preſcrit contre
pêtes, quand il eſt
dans *ſa maiſon ; ja*
Vaiſſeau ne doit être
gé ; il a des maneu
contre les coups de
plus inopinez : il mon
carte à naviger juſqu
dre ban de ſable,
écuëils qui peuvent
mais *eſt-il* en pleine
de l'orage, il perd la
tane en un moment
ſole s'ébranle avec
& l'art de conduire

nager les vents. Jamais homme n'a donné de plus belles régles contre les malheurs de la vie que Ciceron dans sa prosperité ; il semble qu'il défie dans ses écrits les vents, le tonnerre & l'orage de l'ébranler ; & le moindre éclair l'aveugle, le moindre soufle d'un vent contraire l'abbat. En partant pour ce prétendu voyage de Grece, il avoit oublié de prendre de l'argent chez lui ; son frere n'en avoit point du tout : cependant c'est la plus sûre resource dans les malheurs : & quand il ne nous manque pas, que tout le reste manque, ce n'est rien. Il fut résolu que Quintus en iroit chercher a Tusculum, & que M. T. Ciceron l'attendroit en ce lieu-là. Quoique ce voyage dût être trés-court, & que la séparation



ayant rejoint ſon fils,
deux allant ſous des ha
guiſez *trouver M. T.* (
avec ce qu'ils avoi
amaſſer d'argent, ils
trahis p[illegible]un de leur
ſtiques, qui les livra
tellites d'Antoine : &
y eut de plus pitoyabl
que le pere & le fils
qu'ils ne pouvoient é
mort, aprés avoir cha
particulier vainement
tout ce qu'il avoit pou
la vie de l'autre,
qui ſembloit avoir d

le faire mourir avant ſon fils, pour lui épargner non la rigueur du ſuplice : mais la douleur de voir mourir celui qu'il avoit toûjours chéri plus que lui-même. Le fils de ſon côté prioit encore avec plus d'inſtance ces barbares de le faire mourir avant ſon pere, & les irritoit même pour précipiter ſur lui toute leur rage : mais ces Miniſtres d'Antoine qui n'étoient pas cruels à moitié, & qui ne pouvoient mieux lui ſignaler ſon zele que par leur fureur, irritez de ce genereux combat qui les devoit attendrir, ſe partagerent pour les faire mourir lentement, & tous deux en même-temps : Enſorte que le pere voyant couler le ſang de ſon fils, lequel en ſerpentant ſur la terre, ſembloit vouloir ſe joindre à ſa ſource,

recevoit la mort de celui à qui il avoit donné la vie ; & que le fils ne mouroit pas seulement de sa propre mort : mais encore d'autant de coups qu'on en portoit à son pere ; cependant la fureur de ces bourreaux fut trahie par la cruauté de leur artifice, & la lenteur qu'ils apportoient aux suplices du pere & du fils, ne servant qu'à faire mourir l'un & l'autre plus promptement.

Les plus fâcheuses nouvelles trouvent toûjours les plus prompts couriers. Un esclave échappé de ce carnage, & qui sçavoit le rendez-vous de ses maîtres, vint rapporter à M. T. Ciceron la mort tragique de son frere & de son neveu : mais quand une grande douleur a comme assommé l'esprit,

toutes les autres sont insensibles. Ciceron ne pouvant se tenir à cheval ni marcher à pied, ne sçachant à quoi se résoudre, se faisoit porter en litiere d'Assura dans la campagne, & de la campagne à Assura, où il s'embarqua enfin pour aller trouver son fils. Il cingla jusqu'à Circe avec un bon vent: mais cruellement agité de ses douleurs, il descend à terre, reprend une litiere, fait toucher vers Rome, à dessein d'aller trouver Octave Cesar, de lui reprocher son ingratitude, & de se donner la mort à ses yeux; à peine avoit-il fait cinq lieuës, que cette fermeté se dissipa: Les païsans qu'il voit dans la campagne l'alarment comme une troupe d'ennemis; il reprend en hâte le chemin de

la mer, se fit porter dans un vaisseau jusqu'à Cajette, où ayant passé la nuit dans des inquiétudes mortelles, tourmenté au dehors par d'importuns corbeaux qui l'assailloient jusques dans son lit, & au dedans par la crainte d'une mort cruelle, il se remit dans sa litiere, pour être encore conduit vers la mer : alors Len Popilius Tribun du peuple qu'Antoine avoit envoyé apr lui avec une troupe de Gl diateurs, environna sa litier qu'il fit aussi-tôt arrêter, pe être dans l'esperance que Popilius, qu'il avoit pend son autorité sauvé deux fois supplices que méritoient ses mes, auroit au moins pit ses injustes malheurs : ma scelerat ne cesse jamais d tre, & quiconque lui fa

:., expose la sienne propre,
celle de tous les gens de
en à sa fureur. L'innocence
Ciceron fut punie, d'avoir
ssé ses crimes impunis. Po-
lius autrefois accusé d'avoir
é son propre pere ; assassi-
. le pere commun de la Pa-
e : à peine ces Satellites eu-
nt-ils parlé, qu'aussi-tôt
iceron plus mort que vif,
esenta à ses bourreaux un
sage si défiguré de mai-
eur, de larmes & de pous-
ere, & une tête si abbatuë
ennuis ; & de si pitoyables
gards, que plusieurs se bou-
ierent les yeux ; de peur de
attendrir à ce spectacle, pen-
ant que le perfide Herennius
oupe la tête & les mains à
et Orateur, autrefois si re-
outable, & les porte à An-
oine, qui les reçut avec une

cruelle joye, les fait attacher à la tribune des Harangues où Ciceron avoit tant déclamé contre les entreprises de ce tyran, le 7. Décembre l'an de Rome 711. 43. ans avant J. C. la 184 Olimp.

M. Ciceron apprit bien-tôt la cruelle mort de son pere, de son oncle, de son cousin & de plusieurs autres gens de bien de ses amis. Il en fut accablé de douleur : mais comme les grands cœurs changent leur plus douloureux abbattement en une juste fureur contre les auteurs de leur infortune, il résolut dés-lors d'immoler ces ennemis publics aux manes de son pere, de ses parens, & de tous les gens de bien. Brutus, pour le seconder écrivit à Hortense de faire impitoyablement mourir Caïus

Plutar. in vit. Anton.

frere d'Antoine ; car il étoit resté prisonnier, lorsque Antoine s'étoit sauvé de Macedoine ; il manda à Cassius qui étoit en Syrie de le venir trouver : non, dit-il, pour oprimer nôtre patrie par les étrangers, ou pour nous enrichir dans une guerre éloignée de Rome : mais pour accabler les tyrans qui l'ont presque détruite. En effet, ces trois grands hommes s'aprocherent le plus promptement qu'ils pûrent de Rome, pour relever cette pauvre République, abbatuë sous le triumvirat : mais ils ne voulurent point laisser d'ennemis derriere eux dans l'Asie ; Ciceron à la tête de sa Cavalerie, commença à subjuguer la Licie : Brutus le joignit avec ses troupes ; il y eut une bataille sanglante, où Naucrate

chef des Lyciens perdit la vie. Xante se confiant dans ses fortifications fut prise & brûlée ; & toutes les villes & les forteresses qui voulurent résister, furent enlevées par force : la ville de Patare se rendit à Brutus. L'ardeur que Ciceron avoit de vanger la mort de son pere, lui faisoit passer sur le ventre à tout ce qui lui resistoit ; afin de pouvoir plus promptement s'approcher des ennemis de l'Etat, pour les combattre : ainsi aprés avoir tiré cent cinquante Talens des Liciens, ils marcherent vers l'Ionie, traitant avec beaucoup de douceur ceux qui se rendoient, & domptant avec autant de valeur ceux qui voulurent résister. Cassius étant venu trouver Brutus à Sardes, Ciceron, Caton, Messala &

ous ses amis, allerent au de-
ant de lui. L'entrevûë des
ens de bien dans les cala-
itez publiques leur excite
lus de douleur que de joye,
quelque consolation qu'ils
ussent de se revoir, on enten-
it dans leur camp plus de
oûpirs que d'acclamations.
Ils quitterent tous l'Asie,
ont ils n'avoient plus rien à
raindre, & passerent en
hrace, où ils apprirent
u'Octave & Antoine ve-
oient avec les vieilles trou-
es Romaines en ce païs-là
our les attaquer, & qu'ils
voient laissé Lepide pour gar-
er Rome. A cette nouvelle,
iceron fremit d'horreur, &
ntit pourtant une secrette
ye, de ce que cette marche
i donneroit l'occasion de
ombattre plûtôt qu'il ne

pensoit le meurtrier de sa famille & de sa patrie : ils l'attendirent de pied ferme sous Philippe ville de Thrace, dans un lieu fort commode pour donner bataille. L'armée de Brutus étoit composée de huit légions, c'est-à-dire, de prés de cinquante mille hommes de pied, & de prés de six mille chevaux, ausquels étoient jointes les troupes auxiliaires des Galathes. L'armée de Cassius n'étoit en rien inferieure à celle-là ; soit pour le nombre des troupes, soit pour l'experience ou la valeur des soldats. Il n'y avoit que sa Cavalerie, qui, quoique trés-bonne, le cédoit à celle de Ciceron, tant pour la bonté & la beauté des armes, que pour la vigueur des chevaux : mais tous avoient une pareille envie de combattre, une même haine contre

leurs ennemis, & une égale confiance en la bonté de leur cause, & en l'assistance de leurs Dieux. Ils en eurent même d'abord un préjugé bien favorable ; car l'armée de Brutus avantageusement postée, avoit engagé par quelques escarmouches l'armée d'Octave Cesar dans des défilez trés-incommodes, & ses troupes trop avancées auroient été prises ou taillées en pieces, si Antoine n'étoit venu avec une vitesse incroyable à leur secours, & n'avoit en combattant vigoureusement donné à l'armée d'Octave & à la sienne même, qui étoit vivement poussée par les soldats de Brutus, le loisir de faire une favorable retraite.

Deux jours ensuite, les deux partis se résolurent à donner

une bataille, d'où dépendoit le sort de Rome, ou plûtôt de tout l'univers : chaque parti choisissant les postes les plus avantageux qu'il put, & rangeant ses troupes en bataille, fit voir alors tout ce que la sagesse & l'*experience* des *Romains* ont appris aux autres nations dans l'art de la guerre ; Brutus prend l'aîle droite, Cassius la gauche ; Antoine fait face à celui-ci, Octave à l'autre, & ces deux armées sont séparées par les champs Philippiens. Il n'étoit pas besoin pour animer les uns & les autres au combat, d'exagerer à ceux-ci la tyrannie du Triumvirat, & les cruautez exercées contre les proscrits ; de vanter à ceux-là leurs conquêtes passées, leur valeur infatigable, & les avantages

qu'ils devoient tirer de cette victoire. Tous étoient impatiens d'en venir aux mains ; & Plutarque rapporte que pendant que Ciceron étoit occupé à examiner si les rangs étoient bien remplis & exactement gardez, sa Cavalerie qui étoit sur les aîles, sans attendre le signal, & sans écouter l'ordre, donna brusquement dans l'aîle droite que Cesar commandoit, l'enfonça, & y porta le desordre & la mort. Ciceron voyant avec chagrin que sa Cavalerie s'étoit engagée trop avant pour pouvoir entendre le commandement, vole à son secours ; enfonce les bataillons ennemis ; se met à la tête de ses escadrons vainqueurs ; donne une nouvelle ardeur : Ils se font jour jusques dans le milieu

du camp ennemi. L'Infanterie de Brutus & de Cassius suivirent avec plus d'ordre une si brusque entreprise. Alors l'armée ennemie se rallia ; on se bat avec une égale vigueur dans les deux partis. Ciceron perce jusqu'au quartier de Cesar ; se saisit de sa litiere, croyant le faire prisonnier : mais il en étoit descendu peu de tems auparavant, & les soldats la mirent en pieces. Brutus remporta la victoire : Trois cohortes de Cesar, c'est-à-dire, prés de dix-huit cens hommes y furent exterminez, deux mille Lacedemoniens qui étoient venus à son secours furent tuez ; son bagage & tout son quartier furent pillez, plusieurs furent faits prisonniers, & le reste ne trouva son salut que dans la

fuite. Corvin Meſſala qui étoit Tribun de l'armée de Brutus, y ſignala ſa valeur, prit trois aigles Romaines, & pluſieurs étendars ; enfin le bon parti ſembloit emporter une victoire entiere : mais il n'eſt point d'occaſion dans la guerre où l'on doive plus exactement ſuivre les loix, les régles & la diſcipline de l'art, que dans une bataille rangée. Cette attaque bruſque de la Cavalerie de Ciceron toute brave qu'elle fût, étoit une faute : elle eut d'abord un heureux ſuccez. En voici les funeſtes ſuites.

Comme les vainqueurs n'avoient pas eu aſſez de tems pour ſe préparer à l'attaque generale, Caſſius n'avoit pas pris toutes les meſures néceſſaires pour être informé à chaque moment de ce qui ſe

paſſoit dans ſon p
avoit enfoncé l'
Caſſius qui la
ne ſçachant pas
étoit vainqueur,
de croire par le
ſiens que cette
gue avoit mal *ré*
fendit pas avec
ſence d'eſprit, &
gueur que nous
naire un heureux
le premier effet
mérité ; le ſecond
préjudiciable,
tus, qui croyoit
torieux comme
avant dans la m
fut plus en état
rir ; & quand Ci
Cavalerie voulut
cours de Caſſiu
pour un corps
l'attaquoit ; de

ſolé Caſſius croyant tout
rdu, & ne voulant pas tom-
r vivant entre les mains des
rans, contraignit Pindare
in de ſes affranchis de le tuer.
ut-on canoniſer une pareille
ibleſſe? & ſi c'eſt une lâ-
eté de craindre le danger,
'eſt-ce pas le craindre à l'ex-
z, que de l'éviter par une
iort mandiée, au lieu de l'af-
onter dans la fureur de ſes
nnemis? & ne devoit-il pas
uſſi regarder comme une ex-
rême puſillanimité, de n'oſer
aire ſoi-même, ce qu'un au-
re doit encore moins faire
r nous; & d'emprunter un
ras étranger pour une action
u'on croit heroïque, & que
ôtre main peut executer?
Ceſar ſe ſauva donc par la
aute de ſes ennemis, d'une
léfaite qui devoit cauſer ſa

perte ; il rétablit son arm
Antoine en fit autant ; bien
solus d'attaquer vigoure
ment Brutus, quand ils
trouveroient l'occasion. l
sieurs de l'armée de Ca
aprés sa défaite & sa mo
ne pouvant souffrir les 1
veaux Officiers qu'on
donna, (car presque tous
rirent dans ce combat) 1
lurent dans la premiere a
que, de se ranger du parti
Cesar. Le plus grand C
taine ne peut résister à l'i
delité de ses soldats. Sur
déclin du jour, Brutus ay
fait faire un mouvement à
armée vers les ennemis, la (
valerie qui s'étoit remontée
obligea de quitter le p
qu'ils occupoient, & de re
ler un peu en desordre : on
vint enfin aux mains. C

ron toûjours animé de plus en plus par l'envie de vanger son pere, & par la haine naturelle qu'il avoit pour les tyrans, fit des actions d'une valeur incroyable dans ce combat.

Le fils de M. Caton poussé d'un zele semblable, abbattoit tout ce qui s'opposoit à ses coups, & offroit comme autant de victimes aux manes de son pere la multitude d'ennemis que son bras faisoit périr. Il combattit bien avant dans la nuit, & aprés s'être fait un rempart des corps de tous ceux à qui il avoit ôté la vie, accablé de fatigues, & plus encore de blessures, il tomba sans vie sur un monceau de corps morts, dont il avoit érigé un trophée à sa valeur. Brutus voyant

qu'une partie des siens l'avoit trahi ; que les plus fidéles avoient perdu la vie, & que plusieurs avoient pris la fuite à la faveur des tenebres de la nuit ; sans accuser le sort d'injustice, adora les decrets des Dieux, & comme ses amis plaignoient ses malheurs. „Tout vaincu que je suis, leur „dit-il, je suis plus heureux que „les vainqueurs ; puisqu'ils ne „peuvent m'ôter la gloire qui „est duë à ma vertu, & que „les méchans ne doivent tirer „aucun avantage de l'avantage „même qu'ils remportent sur „les gens de bien. Ses amis l'avertissant ensuite qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit songer à la fuite. „Songez, mes chers amis, à vous „sauver d'un danger, où la „justice, l'honneur, l'amour de la

la patrie nous engagent : pour «
moi, je trouverai mon salut «
ailleurs que dans la fuite ; & «
quand un grand homme est «
vaincu par ses malheurs, la «
fermeté de son cœur, & non «
la vitesse de ses chevaux, son «
bras & non ses pieds, doivent «
le dérober à la fureur de ses «
ennemis. A ces mots, il rentre dans sa tente, s'entretient quelques moments sur l'immortalité de l'ame, pousse un soupir vers le Ciel, leve le bras, & s'enfonce un poignard dans le sein.

Ciceron vit bien qu'il n'y avoit plus de ressources pour la République aprés la mort de Brutus : mais il ne se desespera pas comme lui ; car se donner la mort, est le coup du plus affreux desespoir : mais il prit la fuite par des chemins inconnus. C'est

ainsi que la fortune se jouë de la prudence & de la valeur des hommes. Celui qui l'épée à la main dans les champs Philippiens mettoit hier tous ses ennemis en fuite, est contraint de s'enfuïr aujourd'huy, sans armes, déguisé, & de gagner avec peine *la Sicile* par des chemins trés-difficiles & trés-longs, pour se ranger auprés de Sext. Pompée fils du grand Pompée, & qui étoit alors maître de toute les Isles de la Mer Italique, & de l'Espagne, le seul qui résistoit encore aux tyrans. Si *Brutus* & Cassius avoient fait de même, peut-être auroient-ils sauvé la République ; Pompée le reçut avec tous les témoignages d'estime & d'amitié qui lui étoient dûs : lui fit les mêmes honneurs & lui donna le

Appian. 4. C. 6. 5. C. 1.

même rang que Brutus avoit accordez à son mérite. Il arrêta pendant la guerre par diverses attaques & differentes courses Cesar & Antoine: mais Pompée ayant fait sa paix avec eux, par la médiation de Pomponius Atticus leur ami commun, les proscrits qui restoient étant rétablis, Cesar témoigna souhaiter ardemment de faire amitié avec Ciceron, dont il connoissoit la valeur & la probité. Il la fit en effet, & trés-étroite. Il le fit d'abord souverain Pontif, dignité dont lui-même & ensuite Lepide avoient été revétus: tous les biens de son pere lui furent restituez; & le peuple Romain conçut une si grande affection pour lui; qu'il n'épargna rien, afin de lui marquer son estime, &

Plin. 31. c. 1.

combien il honoroit la mémoire de ſon pere. D'un autre côté, Octave Ceſar qui n'étoit pas encore déclaré Auguſte, avoit bien des raiſons de l'aimer. Son mérite particulier, le ſouvenir des bienfaits qu'il avoit reçûs de ſon pere, & qu'il n'avoit pas reconnus comme il devoit, même âge, études ſemblables, pareils exercices, égale éloquence, & ſa capacité dans la guerre & dans les conſeils, jointe au crédit que Pomponius avoit auprés de Ceſar, & à l'amitié qu'il avoit pour Ciceron, les unit juſqu'à la
ian. mort. Ceſar voulut qu'il par-
.6. L. tageât ſon autorité dans la Ré-
6. publique, & ſa confidence dans le conſeil. Ils furent tous deux faits Conſuls par le conſentement unanime du Sénat

& du peuple. Pendant la guerre d'Antoine & de Cleopatre, Ciceron ſeconda de toute ſa valeur le parti de Ceſar ; & ce même Ceſar voulut que Ciceron eût part à ſon triomphe, comme il avoit eu part à ſes travaux.

Ceſar ſurnommé alors Auguſte, ayant éteint toutes les guerres civiles en Italie, alla porter la guerre chez les étrangers, & voulut que Ciceron s'appliquât au gouvernement de la République. Il commença par appaiſer les manes de ſon pere, en détruiſant tous les reſtes de haine des ennemis de ce grand homme ; il harangua ſouvent le peuple, avec un concours incroyable d'auditeurs ; les faiſceaux bas & dans la même Tribune, d'où ſon pere avoit ſi ſouvent

fulminé contre les tyrans, & où le plus cruel de tous avoit attaché sa tête & ses mains, aprés lui avoir fait ôter la vie. Là, par des discours éloquents & majestueux, il leur renouveloit la mémoire des avantages que la République avoit reçus de ce pere commun de la patrie, leur décrivoit l'injustice & la cruauté avec laquelle l'ennemi commun de cette même patrie lui avoit ôté la vie, déploroit les malheurs qui avoient suivi cette tyrannie : mais rendons graces aux Dieux immortels, leur disoit-il un jour, qui ont puni les crimes de ce scelerat, & par la vengeance qu'Auguste en a tirée, & par l'horreur que les harangues de mon pere inspireront à la posterité de ses crimes. Il leur disoit

ſouvent qu'il eſperoit de la prudence du Sénat, & de la reconnoiſſance du peuple Romain, que s'il y avoit encore quelques odieux reſtes de cet ennemi commun de la patrie, ils les détruiroient inceſſamment, les immolant comme autant d'*hoſties* aux Mânes de celui à qui ils avoient donné le glorieux titre de pere de la Patrie : puis aprés leur avoir retracé modeſtement ce que lui-même avoit déja fait pour la République, il leur protêſtoit en finiſſant qu'il feroit toûjours gloire d'imiter le zele & les travaux de ſon pere pour ſes chers concitoyens, & qu'il leur ſacrifieroit ſes biens, ſon crédit, ſes travaux & ſa vie juſqu'au dernier ſoûpir. Voilà ce qu'un Auteur Latin a recüeilli, je ne ſçai pas d'où,

Valember de vita M. Ciceronis filii.

touchant les harangues que Ciceron faisoit au peuple.

Des discours si patetiques & si éloquents, inspirerent aux Auditeurs de la douleur & de la pitié pour les malheurs du grand Ciceron, de la haine & de l'indignation pour la mémoire d'Antoine, & en même-tems de la joye pour l'état present des affaires, & de grandes esperances pour l'avenir. Le Sénat & le peuple aiderent donc Ciceron à vanger les injures que son pere avoit reçûës d'Antoine. Non-seulement ils érigerent un glorieux & superbe monument à sa mémoire, renverserent de concert avec lui les statuës, les bustes, les inscriptions, & tout ce qui avoit été fait à la gloire d'Antoine; mais le Sénat ordonna qu'aucun de cette de-

Appian L. 4. & 6. Plutar. in Ciceron.

testable

eſtable famille ne prendroit
e nom de *Marc*, auquel ils
toient indignes de participer
vec l'illuſtre famille des Ci-
erons. Le Ciel voulant ainſi
ſſurer à perpetuité la ven-
eance des Cicerons contre
es Antoines, & voulant faire
onnoître aux hommes, que
es malheurs & les perſecu-
ions ne ſont que pour un
ems : que quiconque a de la
atience dans ſes maux, s'en
oit enfin délivré, quand ce
e ſeroit que par la viciſſitude
les choſes humaines, & qu'il
n'y a de malheureux que ceux
qui ſe laiſſent abbattre par
eur faute, ou qui périſſent en
chemin par quelque accident.

Quand nous n'aurions rien
à dire davantage, que ce que
nous avons rapporté de M.
Ciceron, ne pourrions-nous

pas prétendre à bon droit, qu'il doit être mis entre les hommes les plus illustres ? Ne devoit-on pas marquer en lettres d'or dans les Fastes son Consulat, sous lequel les guerres civiles furent éteintes ? Une profonde paix s'établit dans tout l'Empire Romain ; les portes du Temple de Janus furent fermées, & le peuple n'étant plus occupé qu'à des sacrifices en actions de graces, qu'aux jeux, aux spectacles, aux édifices & aux plaisirs. On avoit dit du Consulat de son pere, que Rome étoit heureuse de renaître sous un tel Consul : mais le Consulat du fils fut d'autant plus heureux, qu'il eut pour Collégue un homme plus illustre qu'Antoine n'étoit méchant. Le pere fut vaincu de pl-

ſieurs ennemis, & aſſaſſiné perfidement par Antoine; le fils ne fut ſurmonté d'aucun, pas même d'Auguſte: Pourquoi donc ſi peu d'Hiſtoriens ont-ils parlé de lui? Pourquoi ceux qui en ont fait mention en ont-ils ſi peu dit, qu'à peine le diſcerne-t-on dans la foule? C'eſt que Ciceron ayant été Conſul avec Auguſte, & Auguſte étant devenu peu de tems aprés Empereur; la flatterie attribua à Auguſte ſeul tout-ce qui avoit été fait de beau par les deux, & tout ce que Ciceron même en ſon particulier avoit fait de grand: mais nous avons encore quelque choſe à ajoûter à ſon hiſtoire, en dépit de la négligence ou du ſilence affecté des Hiſtoriens contemporains.

Auguſte étant allé porter la

guerre chez les Parthes, & dans la Sarmatie ; Ciceron qu'il avoit fait son Préteur & son Lieutenant dans la Syrie, rangea sous la puissance d'Auguste, Tigrane Roy d'Armenie, & fils de celui que Lucullus avoit vaincu. Il fut ensuite envoyé *Proconsul ou Gouverneur* en Asie ; comme si le Ciel voulant se servir de la gloire du fils, pour rétablir la mémoire du pere, par tout où ses ennemis avoient tâché de la détruire, l'eût fait venir en qualité de Gouverneur dans une Province que M. T. Ciceron & Antoine avoient gouvernée si diversement, & cela afin que ce nouveau Proconsul soûtenant la gloire du premier, détruisist la mémoire de l'autre ; ce qu'il fit avec plus d'éclat que n'eût osé faire au-

cun Romain, faiſant ſentir à un ancien Préteur les effets d'une autorité que le Sénat ſembloit n'oſer contredire, & exerçant contre les loix, & de ſon autorité privée à l'égard de Ceſtius, qui avoit autrefois paſſé par tous les degrez de la Magiſtrature, une vengeance, qui auroit attiré de fâcheuſes affaires à tout autre Gouverneur. Voici comme deux Hiſtoriens rapportent ce fait.

Il n'eſt rien de plus inſolent que la témérité d'un jeune prétendu bel eſprit : tout paſſe par ſa critique ; & à peine eſt-il ſorti du Collége, qu'il ſe croit déja ſçavant, & que pour le perſuader aux autres, il attaque hardiment les plus habiles. Ceſtius fils d'un Sénateur Romain commençoit

Senec Suaſtor 7. Cal. Rhodig. L. 14. 7.

à briller parmi la jeunesse débauchée de Rome, lorsque M. T. Ciceron passoit déja dans le Sénat & parmi le peuple, pour un Orateur parfait. Ce jeune Satyrique se déchaina contre l'éloquence de ce grand homme, publiant hautement que ses harangues n'étoient ni bien raisonnées ni bien écrites. Plusieurs envieux de Ciceron, qui vouloient ménager leur réputation en satisfaisant leur jalousie, se servirent de la plume de ce jeune étourdi, comme d'un enfant perdu qu'on envoye sonder le guay; lui donnerent des mémoires, le prônerent dans les assemblées, & joignirent à ces artifices le brigue du beau sexe, la caballe des demi-sçavants, & l'indignation de ceux que M. T. Ciceron avoit

naltraitez dans ses écrits, pour
aire ensorte que ces beaux
uvrages fussent supprimez,
& pour ne laisser au public
que les harangues que ce Cri-
ique avoit déchirées par ses
crits : mais le mérite de Ci-
ceron qui s'élevoit au-dessus
le la plus haute region des
ommes, changea ces tonner-
es en de vains éclairs, & cet
rage en une pluïe favora-
le, qui fit refleurir la réputa-
ion de ce grand homme.

Le Ciel ne laissa pas cette
njure impunie ; Cestius passa
ans les charges de Magistra-
ure, comme nous avons dit,
& aprés avoir été Préteur, se
etira de Rome en Asie. Tels
ont ceux dont le cœur ne ré-
ond point à la naissance ; ils
e donnent d'abord aux grands
mplois ; parce que la nature

ou le hazard les y entraîne comme malgré eux: mais bientôt rebûtez, ou par le desordre de leur conduite, ou par la molesse de leur cœur, ils retournent dans leurs Provinces, où ce qu'ils ont eu d'emplois à l'armée ou à la Cour, ne leur sert que pour s'abandonner plus impunement à une vie molle & insolente, qui cause l'opression des foibles & l'indignation des honnêtes gens. Cestius ne songeant plus qu'à se remplir de bonne chere & de vin, piquant hardiment les meilleures tables, & devenu de satyrique déclamateur, un parasite effronté; ayant oublié par un long séjour en Asie, l'injure qu'il avoit faite au Prince des Orateurs, ainsi que les autres égarements de sa jeunesse; ou croyant que le

fils de Ciceron, à naître ou enfant alors l'ignoroit, se trouva un jour à la derniere place chez ce Gouverneur, qui tenoit une table magnifique, & dont les couverts n'étoient point fixez. Ciceron aprés avoir fait les honneurs à tous ceux qui étoient à table autour de lui, demanda assez haut quel étoit celui qui étoit à la derniere place, soit que le mauvais équipage de Cestius excitât sa curiosité, soit qu'il ne le connût pas en effet, soit qu'il feignît de ne le pas connoître, pour lui faire plus de confusion. On lui dit que c'étoit Cestius, il laissa tomber la chose, selon sa coûtume, comme n'y faisant pas d'attention, pour se donner le tems de reflechir sur la maniere dont il devoit punir cet inso-

lent ; & quand il se fut déterminé, il demanda une seconde fois, quel étoit cet homme ? C'est, lui répondit tout haut un vieux domestique qui servoit à table, ce Cestius, qui soutenoit autrefois dans Rome, que vôtre pere n'avoit *ni éloquence ni* érudition. Ciceron alors ne croyant plus devoir dissimuler son dépit, le fit sortir honteusement de table, & commanda à ses gens de le fustiger si vivement, que sa peau déchirée comme celle de *Martias*, pût réparer la gloire offensée de ce second Apollon ; ce qui fut executé sur le champ, sans que personne osât dire un mot.

Cependant cette action sembloit être contre le droit de l'hospitalité & contre les Loix, qui défendoient de faire

fuſtiger un Sénateur Romain, pour quelque crime que ce fût, ſans une Ordonnance expreſſe du Sénat : mais tel étoit le caractere de M. Ciceron ; la grandeur de ſon ame ne s'exerçoit pas moins à punir ſeverement le mal qu'à récompenſer magnifiquement le bien ; & la mémoire de ſon pere lui étoit ſi précieuſe, qu'aprés avoir fait entrer le Sénat & le peuple dans ſes ſentimens à cet égard, il ne diſſimula les injures faites à ſon nom, que pour trouver une occaſion favorable de s'en mieux vanger ; cependant cette vengeance ne l'occupoit pas ſi abſolument, qu'il ne s'appliquât tout entier à régler cette Province, qui dans les ſoulevements dont elle avoit été agitée, s'étoit dérangée de ſon

devoir : mais outre le caractere de Gouverneur qu'il soutenoit noblement, il avoit acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans cette Province, lorsque, comme nous avons vû, il y avoit commandé la Cavalerie Romaine sous *Brutus*, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour y rétablir les finances qui étoient en mauvais ordre, & pour y affermir la paix & la tranquilité dans toutes les villes.

Sa commission étant finie, il revint à Rome, où il se remit au *Barreau*, passant une longue & heureuse vieillesse dans cet exercice. On ne sçait point le tems ni le genre de sa mort : Ce qui est de plus certain, c'est qu'il vivoit encore sous la protection d'Auguste, lorsque le grand Herode ré-

gnoit en Judée, lequel étoit lié d'amitié & d'interêt avec Agrippa ; car ce dernier étoit l'ami de table de ce Ciceron, qui fut le dernier de sa race ; & Pline recite qu'étant un jour en débauche avec Agrippa, il lui enfonça avec tant de violence la coupe dans la bouche, qu'il lui rompit quelques dents ; parce qu'il ne vouloit pas boire autant que lui. Il n'est point d'homme parfait ici bas, & qui n'ait quelque vice dominant ; celui de M. Ciceron étoit d'aimer trop le vin. Seneque rapporte, que quand il étoit en débauche, il buvoit deux mesures de vin de cinq pintes chacune, & cela lui fut reproché par Targilla. L'yvrognerie régnoit alors dans Rome parmi les gens de qualité ; & plût au Ciel que dans

Plin. L. 14. C. 22

Senec. L 3. Declamat.

nôtre siecle on ne pût imputer ce vice qu'à nôtre sexe, comme dans les tems passez. Antoine avoit fait un livre à la loüange de son yvresse, & c'étoit peut-être pour surmonter cet ennemi mortel de sa famille que Ciceron se piquoit de boire *à l'excez*: la haine & la jalousie aveuglant quelquefois si fort les hommes, qu'ils ne se piquent pas moins de surpasser leurs ennemis dans le vice que dans les vertus: ajoûtez à cela, que rien n'est plus capable de porter à la débauche que l'oisiveté d'une paix profonde & generale, telle qu'elle régnoit alors, & qu'Auguste s'étant emparé de l'Empire, l'autorité du Sénat étoit réduite presque à rien: La République n'avoit alors qu'une ombre de liberté, &

il ne restoit plus d'esperance aux grands , plus de liberté pour les suffrages , plus de crédit au peuple ; ainsi plus d'émulation à la vertu , plus d'amour pour l'étude , plus de gloire à acquerir. De-là , les grands hommes désoccupez tomberent dans la langueur , & ensuite dans le vice : De-là , Ciceron qui avoit passé plus de soixante ans dans les travaux glorieux de la Philosophie , de la guerre & du gouvernement politique pour le service de la République , voyant qu'il ne pouvoit plus servir sa patrie qu'en l'assujettissant de plus en plus , se décourage , & aime mieux vivre dans l'oisiveté que de travailler contre la liberté mourante de la République. C'est le défaut ordinaire des grands

hommes, qui voyant tous leurs genereux desseins avortez, & jugeant que dans un changement de gouvernement, ils ne peuvent plus rien faire que contre leurs plus nobles *inclinations*, se retirent sans bruit & sans éclat des plus grands *emplois*: & *comme un* grand cœur ne sçauroit rester oisif, ils employent à la débauche & à leur propre destruction le tems qu'ils avoient toujours employé avec gloire au bien de l'Etat: ainsi Ciceron se relâche sur la fin de sa vie, & perd en deux ou trois *ans* le fruit de plus de soixante ans de travaux. Un seul vice efface toutes ses vertus, & aprés avoir relevé si glorieusement la mémoire de son illustre Pere, revétu de tout l'éclat de sa maison, & qui plus est, d'un

merite

mérite perſonnel à qui tout céde, il eſt enſeveli dans l'oubli : enſorte qu'on eſt obligé de déterrer par de longs travaux les plus anciens monumens pour le faire revivre. Que nôtre foibleſſe eſt déplorable, d'être ainſi ſujette à la corruption du ſiecle, & qu'il eſt funeſte aux grands hommes de ne pas perſeverer dans le bien !

FIN.

TABLE ALPHABETIQUE de ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Livre.

A.

B.

D.

F.

G.

H.

M.

N.

O.

P.

TABLE

R.

S.

T.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre, *Hiſtoire des quatre Cicerons*. Il eſt compris en 157. pages, que j'ai toutes paraphées de ma main. L'illuſtre Auteur de cet ouvrage a donné plus d'une fois dans ſes doctes écrits des marques certaines de ſon érudition dans les matieres qui concernent l'Hiſtoire Sainte. Ici il fait connoître, d'une maniere à n'en pas douter, combien il eſt habile dans l'Hiſtoire prophane. Ce qui fait voir que les vrais Sçavans reüſſiſſent avec ſuccés ſur toutes les choſes qu'ils traitent. Cette hiſtoire eſt bien écrite, le ſujet en eſt intereſſant, & la diſſertation ſur le fils de M. T. Ciceron eſt digne de l'attention & de la curioſité des gens de Lettres. A Paris ce 19. Decembre 1713.

Signé, D'ARNAUDIN,
Docteur de Sorbonne,
& Cenſeur Royal des
Livres.

PRIVI-

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre amé PIERRE HUET, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé, *L'Histoire des quatre Cicerons*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pierre Hüet de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en

partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit *Sieur* expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. *A la* charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & *ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit* Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliot eque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres. Le tout *à peine* de nullité *des* Preſentes; du contenu deſqu*elles vous* mandons & enjoignons de faire joüir l'expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées

par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le troisiéme jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent quatorze, & de nôtre Regne le soixante-onziéme Signé, Par le Roy en son Conseil, FOUQUET ; & scellé du grand Sceau de Cire jaune.

Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 750. article 835. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris ce sixiéme Mars mil sept cent quatorze.

Signé, ROBUSTEL, *Syndic.*

Livres nouveaux, qui se vendent chez PIERRE HUET *au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle, au Soleil Levant.*

HIstoire des Dauphins *François*, & des Princesses qui ont porté en France la qualité de Dauphines; precedée d'une dissertation historique sur le Dauphiné, remplie d'un trés-grand nombre de remarques sur l'Histoire; avec un extrait de la donation que le dernier Dauphin de la Tour du Pin fit du Dauphiné & des païs en dépendans au Prince Charles, petit-fils du Roy Philippe de Valois, & l'Edit de la majorité des Rois.

Vol. in 12. 2. l. 10. ſ.

Relation d'un voyage d'Eſpagne à Bender, fait par le Chevalier de Bellerive, & de ſon ſéjour au camp du Roy de Suéde, avec des remarques ſur la Religion, les mœurs, les coûtumes & les richeſſes des Turcs : dédiée à S. A. R. Madame. Vol. indouze, 1714. 1. l. 10 ſ.

Les Avantures galantes de M. D***, ou les effets ſurprenans de la ſympatie. 5. Vol. indouze, 1714. 10 l.

Le Songe de Bocace, traduit de l'Italien en François, par Mr de P*** Vol. indouze, 2 l. 5. ſ.

Les belles Greques, ou l'hiſt. des plus fameuſes Courtiſanes de la Grece; & Dialogues nouveaux de Galantes modernes. Vol. indou-

ze, enrichi de fig. augmentées de deux petites pieces de poësie du même auteur. 2 l. 5. s.

La Promenade du Luxembourg, contenant plusieurs histoires galantes & toutes nouvelles arrivées depuis peu à Paris. Volume indouze, 2 l. 5. s.

Le Supplément de Tasse roussi friou titave, aux femmes, ou aux maris pour donner à leurs femmes. Ce livre est trés-utile & trés-nécessaire aux deux sexes pour rendre la societé de l'hymen agréable & tranquille. Vol. indouze, 2 l.

Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des demonia-

niaques, ſorciers, loups-garous, incubes ; ſuccubes, & du ſabbat ; des fées, ogres, eſprits folets, genies, fantômes, & autres revenans ; des ſonges, de la pierre philoſophale, de l'aſtrologie judiciaire, des horoſcopes, taliſmans, jours heureux & malheureux, éclipſes, cometes, & almanachs ; enfin de toutes ſortes d'apparitions, de divinations, de ſortileges, d'enchantemens, & d'autres ſuperſtitieuſes pratiques. Ecrite dans le ſtile de Dom Guichotte. Le tout enrichi de pluſieurs fig. en taille douce, où l'on voit celle qui repreſente la deſcription du ſabbat ; & accompagné d'un trés-grand nombre de notes curieuſes, qui rapportent fidellement

les endroits des livres qui ont causé ces imaginations extravagantes, ou qui peuvent servir à les combattre. 2 Vol. indouze, 5 l.

Les Pseaumes de Dom Anthoine Roy de Portugal, ou les Gémissemens d'un cœur contrit & humilié, dans la vüë de *ses fautes. Traduction nouvelle* avec le Latin. 1 l. 10 s.

Reflexions morales sur les ouvrages de Dieu dans l'ordre de la nature & de la grace, & sur les plus importantes veritez de la Religion ; où les personnes qui font des retraites trouveront des moyens trés-efficaces pour les porter à un parfait changement de vie, & à la réformation de leurs mœurs. 2 Vol. indouze, 1713. 3 l. 10 s.

Les Régles de la Prédication évangelique : ouvrage utile à tous ceux qui veulent annoncer la parole de Dieu, & l'écouter avec fruit. Vol. indouze, 2. l.

Maximes & Reflexions sur l'éducation de la jeunesse, où sont renfermez les devoirs des parens & des précepteurs envers les enfans : avec des maximes & des réflexions particulieres sur l'éducation des Princes. Vol. in douze, 1 l. 15. s.

Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions & de ses égaremens. Vol. indouze, 1. l. 15. s.

La Conduite canonique de l'Eglise pour la reception des filles dans les Monasteres. Seconde édition augm. Vol. indouze, 1 l. 15 s.

Dissertation pour maintenir l'unité de Marie Madeleine, Marie sœur de Marthe, ou la Femme pécheresse, par l'Ecriture, la Tradition, & l'Usage de l'Eglise. Volume in 4°. 6 l.

Traité des Heures Canoniales, & des devoirs d'un Chanoine, *par un Chanoine de l'Eglise* Royale de saint Quentin. Vol. in 12. 1 l. 15 s.

Les Régles de la Prononciation pour la Langue-Françoise. Vol. indouze, 2 l.

Imitation de toutes les grandeurs.

Les Epîtres & Evangiles pour tous les jours de l'année. Vol. indouze, 3 l.

La Vie de Sixte V. in 12. 2 vol. avec figures, 6 l.

Belles Lettres, Histoires, & Romans.

Tarsis & Zelie. in 8°, 6 vol. 30 l.

Memoires de Philippe de Comines, avec le supplément, nouvellement imprimez à Bruxelles, 1714. in 8°, 4 vol. 18 l.

Mademoiselle de Jarnac, in 12. 3 vol. 6 l.

Les Divertissemens de Forges, in 12. 3 l

Muse Coquette, in 12. 2 l.

Histoire de la Dragonne, in 12. 2 l. 10 s.

Hypolite Comte de Duglas, de Madame d'Aulnoy, avec figures. in 12. 2 vol. 4 l.

Les Oeuvres de M. Corneille. in 12. 10 vol. 25 l.

—— De M. Moliere. in 12. 8 vol. 15 l.

—— De M. Racine. in 12. 2 vol. 6 l.

—— De M. Scaron. in 12. 10 vol. 18 l.

—— De M. Montfleury, in 12. 2 vol. 5 l.

—— De M. Boileau. in 12. 2 vol. 5 l.

—— De M. S. Evremont. in 12. 7 vol. 15 l.

—— De Madame la Suze. in 12. 4 vol. 8 l.

Histoire de Don Guichotte. in 12. 6 vol. 15 l.

Les Fables en Vers, par M. la Fontaine. in 12. 5 vol. 10 l.

Les Georgiques de Virgile, de M. Segrais. *in 8°*. 2 *l.*

Histoire de France, par Mezeray. in 12. 8 vol. 25 l.

—— La même, in 4°, 3 vol. 20 l.

Zayde, Histoire Espagnole, avec un Traité de l'origine

des Romans. in 12. 2 vol. 4 l. 10 ſ.

Les Mille & un Jour, Contes Perſans, traduits en François par M. Petit de la Croix. 5 vol. in 12. 10 l.

Les Mille & une Nuit, Contes Arabes, traduits par M. Galland. 10. vol. in 12. 20 l.

Abregé chronologique de l'Hiſtoire univerſelle ſacrée & profane. Traduction nouv. ſuivant la derniere édition Latine du P. Petau. 2 vol. in 12. 4 l. 10 ſ.

On donnera inceſſamment la ſuite de cet ouvrage juſqu'à preſent.

Les Lettres de Pline le jeune, traduites par M. de Sacy, Avocat aux Conſeils. 3e édit. en 3 vol. in 12. 6 l.

Traité de l'amitié, par le même. 2. edit. in 12. 2 l.

Les Oeuvres de Madame de





